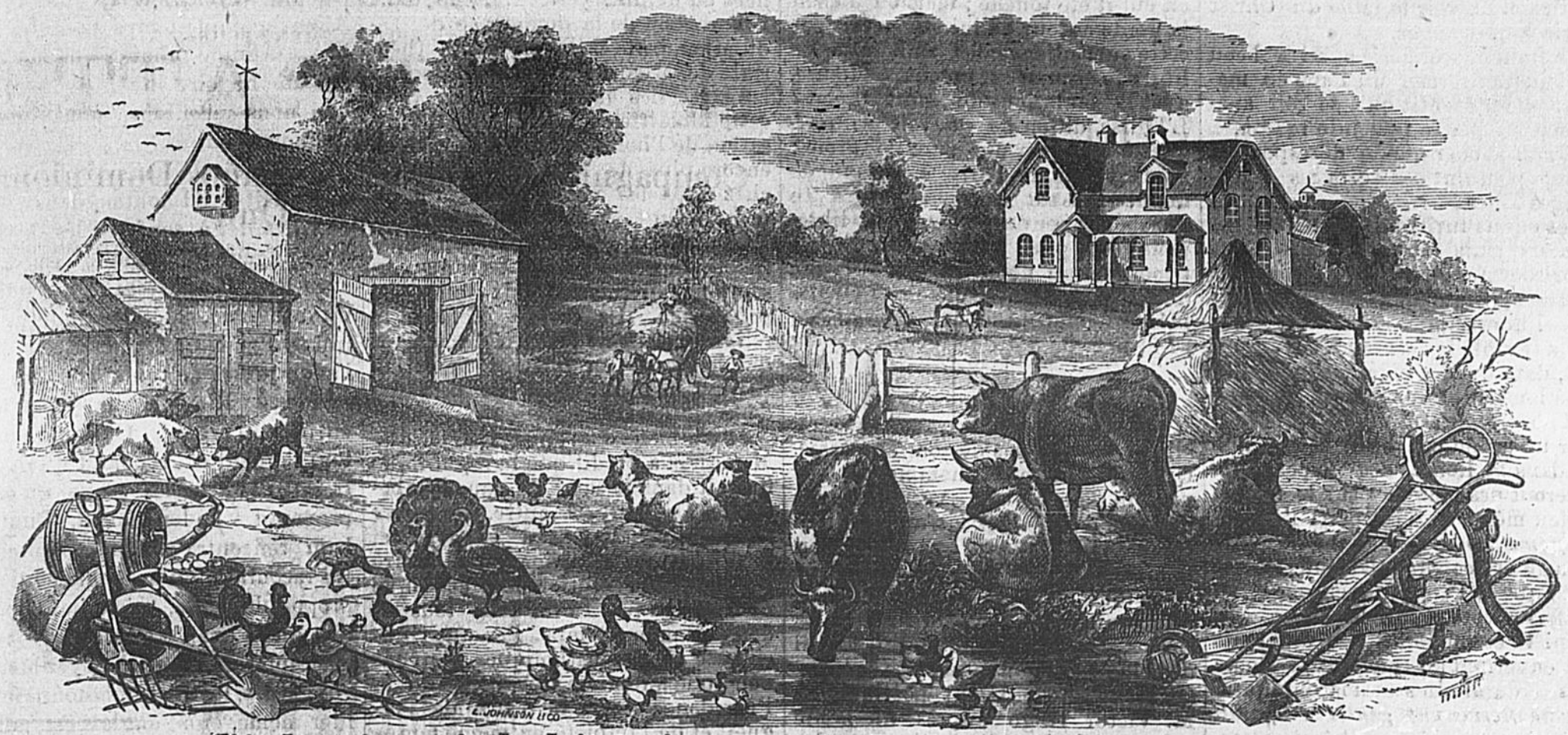
JOURNAL DES CAMPAGNES



L'industrie agricole doit toujours être la base de la richesse des nations.

4eme Année — Jeudi 25 Juin 1885 — No 21

JOURNAL
DES CAMPAGNES
EDITION HEBDOMADAIRE,
Paraissant tous les JEUDIS et contenant tout les nouvelles de la semaine.
Prix de l'abonnement :—**UNE PIASTRE**
POUR LA FRANCE : **10 FRANCS**
Strictement payable d'avance.
Imprimé et publié par
LEGER BROUSSEAU,
ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE
No 9, Rue Buade, H. V., Québec.

FRANCE

—

Paris, 27 mai.

L'interpellation de l'extrême gauche, au sujet des troubles du Père-Lachaise, a fait long feu. MM. Sigismond Lacroix et Tony Révillon ont vainement prodigué les périodes ronflantes et les sommations altières ; un bout de discours de M. Allain Targé a suffi pour les mettre en déroute. L'ordre du jour de confiance proposé par les amis du cabinet a réuni 373 voix contre 5. On s'attendait à la victoire du gouvernement, mais on ne pensait pas que la minorité de l'extrême gauche dût être si ridicule.

C'est qu'hier on enterrait le citoyen Amouroux, une des gloires du groupe et que la plupart des membres du parti intransigeant avaient tenu à faire acte présence au Père-Lachaise. Au milieu des drapeaux rouges, en tête du cortège, on distinguait M M. Clovis Hugues, Clémenceau, Lockroy, Laisant et autre personnages de moindre importance. Comme on ne pouvait manifester en même temps au Fère-Lachaise et au Palais Bourbon, M. Allain-Targé a remporté un triomphe facile.

Cependant, son modeste effort avait suffi pour l'épuiser. On a dû emporter M. Allain-Targé défaillant et à moitié évanoui de la Chambre. Est-ce la chaleur qui a causé cette crise ? Est ce la surexcitation que lui donnent depuis quelques jours les manifestations anarchistes ? On ne sait. Les intransigeants qui, depuis l'échauffourée de dimanche, l'appellent Allain-Targé " l'alcoolique ", ne manqueront pas de dire qu'il se grise aussi bien pour parler à la Chambre que pour ordonner à la police de massacrer les communards.

Divers journaux annoncent d'ailleurs que la démission de M. Allain-Targé n'est plus qu'une question de jours. Je crois que la nouvelle sort d'une fabrique intransigeante, où cette démission est aussi désirée que celle de M. Grognon, le préfet de police. Mais le ministère Brisson n'abandonnera probablement pas M. Allain-Targé, parce que son existence depend de sa cohésion. Il est né d'un pacte de coalition, il doit y rester fidèle. Avant le vote final, la séance a été égayée par l'apparition à la tribune de M. Lelièvre qui, au nom des opportunistes, veut demander au gouvernement des explications sur la résurrection du parti de l'anarchie. M. Lelièvre estime que la faiblesse et les hésitations du cabinet sont les premières causes des désordres du Père Lachaise, et il prétend que cette politique compromet sérieusement en province l'avenir du parti républicain.

Je vous résume rapidement le discours de M. Lelièvre, mais je renonce à vous peindre la confusion et le tapage qui ont accueilli ses efforts d'éloquence. Les interpellations, les exclamations, les injures pleuvaient d'un bout de la Chambre à l'autre à l'adresse de M. Lelièvre. C'est qu'on avait très bien compris le plan du personnage qui tentait, peut-être par ordre, une diversion en faveur des " ferrystes ", groupe de l'Union républicaine, du grand *U* ; il a été sous secrétaire d'Etat dans le grand ministère Gambetta ; il a été un des champions les plus dévoués du cabinet Ferry. On, en bonne logique, les opportunistes sont pour le moins au même degré que les ministres actuels responsables de ce qui se passe. M. Jules Ferry a parfaitement toléré la promenade du drapeau rouge dans Paris aux funérailles de Jules Vallés. C'est le parti opportuniste qui, avrnt le cabinet actuel, avait inauguré vis-àvis des anarchistes une méthode de tolérance, sinon de complicité. C'est le parti opportuniste qui avait sinon inventé, du moins exploité la question de l'amnistie. Cela devait être la fin des discordes du parti républicain. On le voit bien aujourd'hui, et M. Lelièvre, à titre d'opportuniste influent, peut moins que personne protester contre une crise qu'il a travaillé de son mieux à préparer.

Je vous ai annoncé hier la capitulation du gouvernement pour la question du Panthéon. Mais les ministres ont eu peur, apparemment, de soulever une discussion au Parlement. C'est sous la forme d'un " décret " publié ce matin à l'*Officiel* que les ministres désaffectent le Panthéon pour en faire un tombeau digne de M. Hugo.

Le procédé est commode autant qu'illégal. Le gouvernement n'a pas le droit de changer, par un simple décret, la destination d'un monument public qui a été voué par une loi à un usage déterminé. Les ministres parlent du décret du prince Napoléon qui agissait alors comme dictateur ; mais ils oublient que ce décret a été ratifié par les Chambres et a pris par conséquent force de loi.

En outre, le décret de ce matin vise le vote rendu par la Chambre il y a trois jours pour accorder à feu Victor Hugo des funérailles nationales. C'est donner à ce vote après coup une signification qu'il ne pouvait avoir. Evidemment un certain nombre de députés qui ont voté les " obsèques nationales " ne l'auraient pas fait s'ils s'étaient doutés du projet final de la famille et du gouvernement contre le Panthéon.

Mais les catholiques ne laisseront point passer sans protestation une pareille monstruosité politique. Hier soir, au Congrès catholique qui s'est réuni pour sa session annuelle, M. Chesnelong au milieu d'applaudissements énergiques, a flétri ce nouvel attentat de la Révolution. Demain, M. de Mun doit interpeller le gouvernement sur le décret de spoliation. Puissent ces protestations donner lieu à une action énergique du parti conservateur dont la devise jusqu'ici pourrait être " Laissons faire, laissons passer.

N.

La papauté et la franc-maçonnerie

—

La franc-maçonnerie, cette Eglise du mensonge, n'a rien trouvé de mieux pour calomnier la mémoire de Pie IX, que de le revendiquer comme ayant appartenu lui-même à la secte. Récemment encore, de hardis imposteurs ont tenté de prouver, textes à l'appui, que Pie IX fut franc-maçon. Ce canard posthume a été vingt fois galvanisé et lancé par les Loges ; mais le canard ne vole pas et retombe à plat ventre sur le nez des *lanceurs*. Pauvres Loges et pauvre canard !

Car enfin, si le canard volait de par le monde et faisait des dupes, est-ce que les affaires de la Loge seraient beaucoup plus florissantes, et l'Eglise de Satan s'en porterait elle mieux ?

Si l'on parvenait à accréditer cette légende d'après laquelle Jean-Mastaï Ferretti aurait été reçu franc-maçon en 1839, qu'est-ce que cela ferait à l'encontre de la Papauté, qu'est-ce que cela prouverait contre le Saint-Siège, où Pie IX ne s'est assis qu'en 1846 ? Absolument rien. Supposons même — supposition absurde — que Pie IX déjà couronnnné de la tiare, ait participé aux momeries maçonniques, qu'est-ce que cela prouverait contre l'infaillibité du Pape et contre la divinité de l'Eglise ?

Certes, oui, les badauds de la truelle pourraient alors argumenter contre l'impeccabilité du Pape, se battant ainsi en vrais chevaliers de la Manche contre des moulins à vent, puisqu'il n'est jamais venu à la tête d'un catholique de défendre l'impeccabilité du Pape. Donc, que les francs-maçons, si cela leur fait plaisir, se persuadent que Pie IX était des leurs avant de porter la tiare, et que, pour se satisfaire jusqu'au bout, ils absorbent le second canard, plus indigeste encore, à savoir que Pie IX a été à la fois Pape et maçon ! La Loge ne s'en portera pas mieux, ni l'Eglise plus mal. Au contraire ! quelle preuve ne serait-ce pas contre la perversité des Loges et en faver de de l'infaillibité du Saiet-Siège, si un franc-maçon condamnait, en sa qualité de docteur de l'Eglise — ce que Pie IX a fait plus d'une fois — et les Loges et

leurs doctrines sataniques ?

Le diable eut beau pousser le Christ à changer les pierres en pain : il ne receuilllit de ses manœuvres que la confusion de voir la table du Christ servie par les anges.

La franc-maçonnerie aussi a beau vouloir transformer un Pape en maçon : elle n'aboutit qu'à se voir anathématisée par ce prétendu maçon.

Il faut avouer que le désespoir et la rage poussent ces sectairss à d'étranges folies !

Les efforts furibonds tentés en ces derniers jours par les loges nous autorisent à croire que le coup de massue appliqué aux francs-maçons par l'Encyclique *Humanum genus* leur a troublé le cerveau. Voyez, en effet, dans quelles gigantesques folies ils se lancent ! Pour relever le prestige de la truelle et du tablier, ils vont tenir un grand convent à Rome même, dans la Rome des Papes : ils lanceront des planches sur le monde du lieu même d'où est parti l'*Humanum genus* ! Oui, c'est dans la ville où siège le Docteur infaillible de la vérité que le Père du mensonge va une fois encore réunir les assises de l'impiété cosmopolite. Les différents pays enverront au couvent de Rome leurs dignitaires maçonniques. " *Quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania.....Principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus.* " Ils comploteront au seuil du Vatican la mort de la Papauté que le Christ a faite immortelle, et ils rêveront de faire du centre de la vérité le centre de l'erreur. " Dominus subsannabit eos. " Leurs desseins tourneront à leur confusion. Ils parviendraient à tuer le Pape qu'ils n'auront rien obtenu contre la Papauté. L'épreuve sans doute peut être terrible ; mais la victoire n'est pas douteuse. Avec la Papauté est le Christ invincible ; avec la Papauté est l'Eglise impérissable ; avec la Papauté est la Vierge Immaculée redoutable à l'enfer même. Si Pierre est en prison, l'Eglise est en prière et la prière fera tomber les chaînes de Pierre et les portes de sa prison. Le Rosaire, qui se déroule dans l'Eglise, comme l'arc-en-ciel se déroule sur les nuées du ciel aux jours de la tempête, nous est un sûr garant que les eaux du déluge ne submergeront pas la barque de Pierre.

Tandis que les impies se concertent, se rassemblent pour présider aux funérailles de la Papauté, la Vierge Immaculée, invoquée par l'univers catholique, prépare déjà le triomphe. A Lépante, l'Eglise triompha par le Rosaire. Armons-nous du Rosaire et Rome sera un nouveau Lépante pour les Loges et pour le concile satanique que la maçonnerie va réunir dans le lieu où Simon le Magicien se fracassa la tête en voulant soutenir le défi qu'il avait porté à Simon-Pierre

L'Eglise et Victor Hugo

Victor Hugo mort, la haine des ennemis de la religion s'attaque à la démarche du vénérable archevêque de Paris près du mourant. Pouvait-elle la comprendre ? Elle ose parler de captation devant cette lettre si touchante qui révélait la sollicitude du pasteur, la charité du prêtre. Elle prétend que le clergé n'a vu dans ce moribond célèbre qu'une proie insigne à conquérir. La haine antireligieuse étouffe donc tout sentiment au cœur des libres-penseurs ?

Il y avait de particulièrement touchant dans la démarche du vénéré pontife qu'il venait de traverser les épreuves de la même maladie qui allait emporter M. Victor Hugo. Du même âge que le poète, mais d'une constitution plus faible, épuisé d'ailleurs par une longue vie d'austérité, il avait triomphé du mal, grâce aux prières des fidèles, et ce sont ces mêmes prières dont il venait lui offrir le secours, avec les consolations de la foi. Peut-être le poète des *Odes et ballades* et de la *Légende des siècles* en eut-il été touché ; mais on faisait la garde autour de lui. Ce n'est pas cette surveillance des amis que les libres-penseurs trouvent odieuse, c'est la tentation du saint prélat ! L'Eglise, dit-on ne pouvait se résigner à manquer une pareille proie ; l'archevêque de Paris a essayé de donner l'assaut en personne à ce moribond, pour arracher à la libre-pensé son plus glorieux adepte et triompher au nom du catholicisme d'une si éclatante victoire. Quelle idée se font-ils donc, ceux-là de l'Eglise et de notre religion ?

L'Eglise n'a pas besoin de M. Victor Hugo. Elle a vécu sans son amitié, elle ne mourra pas de son apostasie. Que lui importe un homme né sur un coin de terre, qui a vécu quelques dizaines d'années et qu'on oubliera comme tant d'autres, que lui importe à elle, qui est de tous les temps et de tous les pays et qui englobe l'humanité dans son sein ? Elle a les siècles, les peuples : que lui faut-il de plus ? Elle a aussi ses génies. Qu'est-ce que le talent poétique de M. Victor Hugo auprès du génie substantiel des Augustin et des Thomas d'Aquin, ces grands éducateurs des temps chrétiens ? La gloire de l'Eglise, comme sa force est dans ses saints. Peut on comparer l'influence et l'action de M. Hugo à celles d'un saint Benoît, " le père de l'Europe " ; d'un saint Martin, le vrai fondateur de la France ; d'un saint Bernard, d'un saint François d'Assise, d'un saint Ignace, d'un saint Vincent de Paul, dont les œuvres remplissent l'histoire et le monde !

En ce moment, toutes les voix de la renommée exaltent avec fracas le poète du siècle. C'est une clameur qui tombera. L'Eglise y est indifférente. Les libres-penseurs se trompent bien, s'ils croient que le vénérable archevêque de Paris a été séduit par le prestige de M. Victor Hugo et que cette capture d'élite l'a tenté. La gloire humaine n'a pas pour l'Eglise de ces éblouissements. Si Victor Hugo est le génie transcendant que l'on dit, l'être incomparable, plus grand qu'Homère et que Sophocle, le poète par excellence de l'humanité, elle l'ignore, ne considérant pas ce qui se passe et ce qui est livré aux discussions des hommes. Elle voyait en lui une âme ointe du baptême, imprégnée du sang de la rédemption, une âme immortelle, et cela lui suffit. Si l'archevêque de Paris a tenté de venir lui-même auprès de l'illustre malade, ce n'est pas que l'âme de M. Victor Hugo valût à ses yeux plus qu'une autre ; mais il a pensé que l'orgueil du moribond et de son entourage était pour son salut un obstacle que lui, pasteur du diocèse, lui, prince de l'Eglise, surmonterait peut-être moins difficilement qu'un autre. On l'a écarté. Le pasteur s'est affligé de ce refus, comme de la perte de tant d'âmes qui échappent tous les jours à la grâce, au salut.

Ici, il est vrai, il y a en plus le scandale des funérailles magnifiques qu'on va faire à ce mort qui a refusé orgueilleusement " les oraisons de toutes les Eglises." Paris va assister à la plus pompeuse glorification de la libre-pensée qui ait eu lieu depuis Voltaire. La foi des faibles en recevra un contrecoup malheureux. Mais pour les vrais croyants, si humbles, si inconnus qu'ils soient auprès de M. Victor Hugo, quel argument de leur foi, quelle preuve de la supériorité de l'excellence de la religion, de voir que ces fastueuses funérailles, organisées avec une pompe toute païenne, blessent encore plus le bon sens que la foi, tellement que le premier effet de cette exaltation de la libre-pensée est d'humilier la raison !

Ces louanges hyperboliques données au défunt, cette frénésie dans l'expressiou de la douleur et de l'adulation, cette mise en scène théâtrale de la mort, cette exagération du langage, des sentiments, de tout, cette idolâtrie du talent, cette divinisation de l'homme, tout cela dénote encore plus de folie que d'impiété chez tous les vains adorateurs du poète. On voulait affranchir la France de la religion par cette apothéose du génie laïcisé, les libre-penseurs nous ramènent aux folies du paganisme. Ils croient écraser la religion, et ils ne font que démontrer que le monde, en rejetant le catholicisme, perdrait tous les bienfaits de la civilisation chrétienne.

Il y a bien des années déjà que M. Thiers a prédit que la république finirait dans le sang ou dans l'imbécillité. De temps à autre, les deux termes apparaissent à la fois, si bien que l'on se demande si notre république révolutionnaire et laïque ne trouvera pas sa fin dans tous les deux en même temps. Par une coïncidence où les catholiques peuvent voir une première revanche de la Providence contre les excès de l'orgueil et de l'impiété, en même temps que la mort de Victor Hugo mettait à découvert toute l'imbécilité de l'époque, l'anniversaire de la Commune ramenait le sang dans nos rues. Les deux extrémités de la république se montrent, et peut-être y touchons-nous déjà. Les scènes sanglantes du cimetière du Père-Lachaise sont le pendant de la manifestation insensée de l'arc de triomphe de l'Etoile. Est-ce l'annonce de la fin ?

ARTHUE LOTH

Le duc de Noailles

M. le duc de Noailles, de l'Académie française, est mort le 31 mai, en son domicile, boulevard Latour Maubourg, 60. Né en 1802, M. le duc Paul de Noailles descendait d'une illustre famille du Limousin. La branche ainée s'étant éteinte en 1823, il hérita des titres et de la pairie de son grand-oncle.

Rendu en 1848 à la vie privée, M. de Noailles se renferma dans les études littéraires. Il fut élu en 1849 membre de l'Académie française, en remplacement de Chateaubriand.

M. de Noailles était chevalier de la Toison d'Or. Ses principaux titres littéraires étaient, outre ses discours, un *Essai sur Saint Cyr* et son *Histoire de Mme de Maintenon*, œuvre très remarquable.

Depuis la mort de Victor Hugo, c'était le doyen de l'Académie. Le doyen maintenant est M. Nisard, élu en 1850.

L'œuvre des fanatiques

Le *Manitoba* nous révèle des faits d'une gravité exceptionnelle, au sujet des troubles du Nord-Ouest. Il paraîtrait que les instigateurs de la rébellion ne sont pas précisément ceux qu'on pense. Nous cédons la parole à notre confrère de Saint-Boniface :

" Depuis que des journaux ont parlé de faire une enquête sur la conduite plus que louche, de certains *loyaux* anglais de Prince-Albert, les fanatiques d'Ontario ont monté leur diapason afin de détourner l'attention publique de ces hypocrites coupables. Le voleur qui va quérir la police court une chance d'échapper aux soupçons et à la justice. Ce procédé est vieux, mais les cris finiront et la vérité paraîtra. Déjà nous en apprenons de belles sur ces loyaux modèles, et ce serait vraiment édifiant si le peuple en était instruit ; nous nous permettrons, sans attendre l'enquête, de faire connaître à nos lecteurs la conduite *honnête* tenue par un citoyen anglais de Prince-Albert quelque temps avant les troubles. Afin de prouver que ce n'est pas une histoire inventée à plaisir que nous racontons, nous citerons des noms connus.

" Au mois de mai, un colon anglais se rendait à Edmonton dans le but de travailler à soulever les Métis et à les engager à prendre les armes avec Riel. Il s'adressa à un nommé Cunningham, Métis catholique très-influent de cette place, et après l'avoir pressé de toute manière de se joindre à Riel, il alla jusqu'à lui offrir de l'argent. Cunningham refusa l'argent et répondit qu'il n'entreraît pas dans les plans qu'on lui proposait. Le lendemain, Cunningham rencontra un missionnaire et lui raconta ce qu'un anglais lui avait proposé la veille, n'oubliant pas de dire qu'on avait été jusqu'à le presser d'accepter de l'argent. Soyez bien sur vos gardes, lui dit le missionnaire, car hier même, un anglais est allé au fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson, vous accuser auprès du Bourgeois d'avoir tramé des complots avec les Métis pour les porter à un soulèvement.—Voulez-vous me dire le nom de mon accusateur, reprit Cunningham,—c'est peut-être le même qui est venu m'offrir de l'argent ?—C'est un tel qui demeure à tel endroit. Eh bien ! dit Cunningham, je m'en doutais. Voyant qu'il ne gagnait rien auprès de moi, il a voulu m'accuser afin de détourner de lui les soupçons.

" Voilà la conduite édifiante d'un loyal hypocrite. Ceux qui voudront faire une enquête là-dessus trouveront le Bourgeois de la Compagnie à Edmonton et M. Cunningham qui les renseigneront.

" Nous pourrions citer d'autres faits, mais pour le moment celui-là suffit."

Lamartine et Victor Hugo

M. Henri de Pène, dans le *Gaulois*, s'indigne de l'odieuse mascarade des funérailles de Victor Hugo. Il appelle cela une " fête des fous. "

De cette scandaleuse " fête des fous " M. de Pène rapproche ce qui se passa pour Lamartine :

Il y a seize ans que Lamartine dort oublié dans le cimetière de Saint-Point.

Mais, comme cette mort de Victor Hugo, affublée d'insanités, drapée d'oripeaux, dont les plis dégagent une contagion plus mortelle que la peste et le choléra est venue tout à coup le ressuciter depuis huit jours !

J'ai vu Lamartine étendu sur sa couche dernière, dans cette petite maison de Passy, ermitage offert à sa vieillesse délabrée comme celle de Job, par la ville de Paris, qu'il avait préservée, un jour, des fureurs du drapeau rouge.

Il tenait, entre ses doigts glacés, une petite croix de bois noir. Depuis quelques années, cette croix ne le quittait plus. Il l'avait toujours dans sa poche, et c'était elle qui lui donnait le courage de gravir jusqu'au bout son Calvaire.

Il s'était confessé à l'abbé Deguerry, celui-là même que fusillèrent, entre autres martyrs, des assassins dont quelques-uns seront peut-être en belle place derrière le cercueil de Victor Hugo.

Le contraste est éloquent, dit *l'Univers*. Et il faut avouer que la

petite croix de bois noir gardera mieux la gloire de Lamartine que la laïcisation du Panthéon ne gardera celle de M. Hugo, devenu Voltaire-Hugo.

L'opinion de M. Guizot

On sait que l'église érigée par Louis XV à la patronne de Paris sainte Genevièvre, a été une première fois *désaffectée*, disons mieux détournée, par la Révolution jacobine en 1791, et une seconde fois par Louis-Philippe. A propos de cette seconde confiscation décrétée en 1830 sous la pression des passions irréligieuses, il est piquant de lire le jugement qu'en a porté, dans ses *Mémoires*, M. Guizot, un des auteurs de la mesure :

Parmi les monuments dont on reprit alors (1830) les travaux, un seul, le Panthéon, fut pour moi l'occasion d'une faute et faillit amener d'assez graves embarras. Qu'une nation honore avec éclat les grands hommes qui l'ont honorée, c'est un acte juste et un sentiment religieux ; mais on n'honore pas dignement les morts si la religion n'est pas là pour accueillir et consacrer les hommages qu'on leur rend ; c'est à elle qu'il appartient de perpétuer les souvenirs et de prendre sous sa garde les tombeaux. Les morts les plus illustres ont besoin de reposer dans les temples où l'immortalité est tous les jours proclamée, et leur culte est bien froid et bien précaire quand on le sépare du culte de Dieu. Ce fut, en 1791, une fausse et malheureuse idée d'enlever l'église de Ste-Geneviève aux chrétiens pour la dédier aux grands hommes, et le nom païen de Panthéon, auquel vint bientôt s'accoler le nom odieux de Marat, fit éclater le caractère de cette transformation. Elle était abolie en 1830 ; le grand esprit de l'empereur Napoléon en avait compris le vice, et en laissant les grands hommes dans l'église de Sainte-Geneviève, il avait décidé qu'elle serait rendue au culte chrétien. Le roi Louis XVIII avait poursuivi cette pensée de réparation intelligente et morale. En fait, l'œuvre n'était qu'imparfaitement accomplie, mais en principe elle était décrétée. Nous rentrâmes dans la mauvaise voie. Le Panthéon fut rendu aux seuls grands hommes. Ce fut, au milieu de notre résistance générale aux prétentions révolutionnaires, un acte de complaisance pour une fantaisie élevée, mais déclamatoire, et qui méconnaissait la conditoin du but auquel elle aspirait.

Ceci se passait en 1830. On sait comment en 1848 les Tuileries furent à leur tour désaffectées au profit de la République, La justice de Dieu ne perd jamais ses droits.

ermeture de Sainte-Geneviève

Nous lisons dans la *Gazette de France* d'hier soir :

La spoliation est accomplie !

A quatre heures, le délégué de l'Etat s'est présenté devant M. l'abbé Bonnefoy, doyen de Sainte-Geneviève et a exigé la remise des clefs.

—Prenez, lui a-t-il été répondu, puisque vous êtes la force.

Et les clefs ont été prises aux acclamations de la meute démocratique qui a coutume de suivre les exécuteurs du gouvernement.

Dès ce moment, tandis que les fidèles, massés autour de la châsse de sainte Geneviève, ajoutaient à chaque instant de nouveaux cierges à ceux qui brûlaient déjà, la bande républicaine hurlant, vociférant, faisant cercle autour de femmes perdues insultait à la sainteté du temple encore consacré.

Le Panthéon athée est dignement inauguré par ces saturnales : place est faite aux grands Hommes de la République.

5 h. 30.

Les saintes Espèces, les reliques de Sainte-Geneviève et les objets consacrés viennent d'être déposés dans la salle des évêques.

La populace est expulsée ; les fidèles quittent l'église ; MM. Bonnefoy et Bernard, doyen et vice-doyen, sortent la mort dans l'âme ; Sainte-Geneviève est fermée.

6 h. 40.

De nombreux groupes restent formes autour du Panthéon.

La hugolâtrie

Un vent de folie a secoué les cervelles républicaines. Il y a entre les hugomanes comme une émulation de bêtise.

Peu d'esprits sont assez forts pour échapper à la contagion. Je lis, ce matin encore, dans une feuille opportuniste, sous la signature d'un homme qui passe pour être spirituel, ces lignes prodigieuses :

" Personne verra-t-il ce portrait ? " (le portrait de Victor Hugo par " Bonnat).

" *Ce serait injuste pour la France.*

" Pour moi, c'est à un hasard " *dont je serai éternellement reconnais-* " *sant à la Providence*, qu'il m'a été " donné de l'admirer samedi dernier, " à dix heures du matin, au moment " où l'artiste le rapportait rue Bas- " sano, pour ne l'y garder, je crois, " que deux ou trois jours, etc."

Heureux hasard ! Malheureuse France !

L'homme est un animal généreux, a-t-on dit. Cet animal a besoin, en effet, d'une religion. Après avoir chassé Dieu de ses temples, il le remplace par le cœur de Marat ; et sur l'autel du Christ renié, apparaît le cadavre embaumé de Victor Hugo.

Mais, plus l'homme renie le Christ, moins il devient religieux et plus il devient animal. Sa religion tourne à la folie ; il étonne le monde par l'étendue de ses divagations et la dimension de ses ridicules.

Plaignons ce pauvre Victor Hugo d'avoir fourni cette démonstration qu'il n'est pas nécessaire d'être chrétien pour être livré aux bêtes.

(*Gazette de France*).

L'envers de Victor Hugo

Un prêtre belge, missionnaire en Angleterre, envoie au *Bien public*, au sujet de Victor Hugo, la lettre suivante, qu'on lira, nous n'en doutons pas avec intérêt :

" East Greenwich, 28 mai 1885.

Maintenant que les fumées de l'encens sacrilège, brûlé autour du corps de V. Hugo, commencent à se dissiper un peu, il sera peut-être consolant pour les admirateurs chrétiens du poète, d'avoir l'opinion d'un prêtre, qui a eu avec lui les plus longs et les plus fréquents rapports.

Oui, je crois fermement et malgré ses testaments, que Victor Hugo, laissé à lui-même, eût demandé le secours d'un prêtre, ou du moins ne l'eût pas refusé ; et voici sur quoi je fonde cette conviction :

C'était au commencement de mon mistère comme curé des Français à Guernesey, en 1864. Je rendis visite à Victor Hugo comme à tout le monde. Nous causâmes littérature et au cours de la conversation, comme je rappelais à Victor Hugo ses poésies si chrétiennes d'avant 1830, il me répondit : " Ah ! monsieur l'abbé : oui, dans ce temps-là, j'écrivais ainsi ; et j'étais heureux ! "—" Mais, monsieur, lui répondis-je, ne l'êtes-vous donc plus ? "—" Cela dépend de la signification qu'on attache à ce mot ; mais alors je croyais ; " et ces mots étaient accompagnés d'un soupir bien significatif. — Je tâchai de lui prouver qu'il croyait encore, mais que les actes ne répondaient point à cette croyance ; et il me répondit par un triste : " C'est trop tard ! "

Depuis lors, et jusqu'à sa rentrée en France, en 1870, j'eus de continuels rapports avec lui ; et il me secourut dans plus d'une circonstance, mais toujours avec la réserve qu'on ne devait pas le savoir. Il était bien de son siècle ; et le : *qu'en dira-t-on* ? le faisait trembler comme une foule d'autres.

On pourrais croire que ce respect ou cette sympathie ou cette amitié — comme on voudra nommer la chose —qu'il me montrait, m'était personnel ; mais il agissait ainsi non seulement envers moi, mais envers tous les prêtres qui ont habité Guernesey pendant la période de son exil. Il avait même plus de considération encore pour mon prédécesseur, l'abbé Guidez ; et il en parlait toujours et à tout le monde avec vénération. Le Rév. Bère de Coma, de la Compagnie de Jésus, s'il vit encore, pourra attester que, visitant fréquemment Victor Hugo pendant une mission que le R. Père donnait dans ma paroisse, il fut toujours reçu par lui avec les plus grands égards.

Je pourrais citer une foule de faits qui prouveraient que si V. Hugo, comme beaucoup de parlementaires de nos jours, savait parler et écrire contre la " gent cléricale " pour plaire à un certain public, il savait aussi comme ces orateurs de tribune, en privé ou en cachette si vous voulez, estimer ce clergé qu'on bafoue parce que l'on n'a pas le courage ou l'humilité nécessaire pour pratiquer la morale qu'il prêche.

En vous envoyant ces quelques lignes, je crois, M. le rédacteur, montrer plus de sympathie pour V. Hugo, que les soi-disant amis qui, pour soutenir un arc de triomphe tremblant, ont tremblé eux-mêmes devant la soutane d'un pauvre archevêque.

A. M. Boone.

Missionnaire-apostolique. "

Le doigt de Dieu

Nous lisons dans la *Semaine* de Perpignan : " Un ami dévoué de la *Semaine catholique* nous communique le fait qu'on va lire et dont il nous garantit l'authenticité. D'ailleurs, pour qu'il soit facile d'en constater l'exactitude, donnons le nom du lieu où il s'est passé et ceux de trois de ses huit malheureux acteurs :

" C'était à Pia, gros village à 8 ou 10 kilomètres de Perpignan ; huit jeunes gens de vingt à vingt quatre ans se rendirent ensemble au café, situé sur la place. C'étaient de vigoureux et robustes paysans, de ceux qui ont pour spécialité de travailler les vignes.

" Le café regorgeait de monde. Vous " voyez, leur dit la maîtresse de l'éta- " blissement, il n'y a pas une place " libre ; mais comme vous êtes de nos " amis, montez dans ma chambre et je " vous y servirai. "

" Les huit amis s'attablèrent devant un bol de vin chaud ; ils devisaient des affaires du jour, lorsque l'un d'eux, nommé Estyrach, aperçut un crucifix de grande dimension au chevet du lit.

" Il faut, dit-il avec un blasphème, que nous " lui fassions boire un coup. " Et, décrochant l'image du Sauveur, il en plonge la tête dans le bol, au milieu des éclats de rire de ses compagnons.

" Voyons ce qu'il a dans la poitrine," dit à son tour le nommé Marc ; et, brisant la poitrine du crucifix, il parodia, avec ses amis, une autopsie.

" Ce n'est pas assez, ajoute Aymard : il faut l'amputer, pour voir s'il a du sang dans les membres. " Il coupa la cuisse droite de la sainte image.

" Or, voici quelle a été la suite de ce sacrilège :

" Estyrach qui avait fait boire le crucifix, étant allé se baigner quelques jours après, se noya.

" Marc, qui avait brisé la poitrine, est mort d'une phthisie-galopante ; cinq autres de ses compagnons ont succombé successivement au même mal, sans recevoir les derniers sacrements.

" Un seul des huit profanateurs survit comme pour perpétuer le souvenir de l'attentat et de sa punition : Aymard celui qui avait coupé la cuisse du crucifix.

" Pris subitement d'un mal affreux à la cuisse droite, l'amputation de ce membre fut jugée impérieuse par les médecins, et celui qui la pratiqua, M. le docteur de Lamer demeura terrifié, en voyant que ce membre n'avait pas une goutte de sang.

" Depuis son amputation, Aymard repentant et terrifié, fait pénitence et s'efforce d'obtenir le pardon du divin Crucifié.

" Allez à Pia, tout le monde vous confirmera la vérité de ces événements ; vous en entendrez le récit de la bouche d'Aymard, le dernier survivant de cet horrible drame."

Le Gatling

La mitrailleuse Gatling, ainsi nommé du nom de son inventeurs, a crépité pour la première fois dans les derniers jours de la guerre de Sécession. C'est pendant l'horreur d'une guerre civile qu'elle a reçu aux Etats-Unis, le baptême du feu et du sang ; de même au Canada.

Richard Jordan Gatling était agriculteur et fabricant d'instruments aratoires ; c'est de lui que nous vient le semoir mécanique, inventé en 1844.

La mitrailleuse Gatling se compose de six canons de fusil de fort calibre disposés, dans le sens de la longueur, autour d'un axe qu'une manivelle fait tourner, à l'aide d'une roue dentelée. De loin, elle ressemble à un canon de campagne montée qu'elle est, sur un affût.

Cette pièce se charge par la culasse mécaniquement. A cet effet, une cartouchière est placée à l'endroit qu'occupe la lumière dans les canons ordinaires. La rotation de l'arme a pour effet de passer, à tour de rôle, le bout de six tubes de la mitrailleuse, dans le dépot de munitions. Aussitôt qu'il s'en présente un, une cartouche y est enfoncée mécaniquement comme cela se pratique à la main pour les pistolets revolvers. La même opération se répète consécutivement dans les mêmes conditions, pour chacun des autres tubes ou canons de fusil.

A tour de rôle, également, les coups partent lorsque les canons dans leur mouvement rotatoire passent sous le percuteur, à un point particulier qui est d'habitude sur le côté au lieu d'être sur le dessus de l'arme comme pour les pistolets.

Les cartouches vides sont retirées, mécaniquement toujours, remplacées par des cartouches nouvelles au moment où les canons de fusil, ayant fait un tour complet de l'axe central, repassant de nouveaux sous le dépôt de munitions.

On voit d'ici l'œuvre du Gatling, Pendant qu'un artilleur tourne la manivelle qui détermine la rotation, un autre, à l'aide de deux vis, le pointeur celui-là, dirige le feu de la pièce soit à droite soit à gauche en haut ou en bas.

Le Gatling tire deux cents coup à la minute, soit plus de trois coups par seconde. Ce n'est plus une série de projectiles lancés sur l'ennemi mais un jet continu de plomb fondu, lancé comme une seringue.

LA REVOLTE AU NORD-OUEST

ARRIVÉE DE LA BRIGADE DU COL. OTTER AU LAC A LA TORTUE

—

UNE RENCONTRE AVEC UNE BANDE DE SAUVAGES QUI PRENNENT LA FUITE

—

ARRESTATION DE TROIS CHEFS PUISSANTS

—

SUCCÈS DE L'AMBASSADE DES PÈRES LEGOFF ET PROVOST

—

DEUX CENTS CHIPPEWAS SE RENDENT ET DÉPOSENT LES ARMES

—

UN ÉCLAIREUR DE GROS-OURS PÉNÈTRE DANS LE CAMP DU 65ÈME

—

LES CHIPPEWAS PRÉTENDENT AVOIR ÉTÉ FORCÉS PAR GROS-OURS A LE SUIVRE

—

DÉCOUVERTE D'UN DOCUMENT COMPROMETTANT POUR RIEL

—

Battleford, 15.—La brigade du col. Otter est arrivée samedi matin au Lac à la Tortue. Les éclaireurs d'Otter, qui avaient une avance de treize milles, sur le côté ouest du lac, rencontrèrent une bande de Sauvages et se sont emparés de leurs ponies et d'une bonne quantité de farine et de jambon, mais les Sauvages s'enfuirent dans les bois. Un détachement de la brigade du col. Otter les poursuivit hier. Les hommes de la brigade ont une excellente santé. Tous les blessés à la bataille de la Montagne du Coup de Couteau sont maintenant convalescents.

Qu'Appelle Station, 15.—Le 91me bataillon, sous le commandement du col. Scott, s'est mis en marche hier pour aller attaquer la bande de la Montagne de la Lime et l'on fit prisonnier les chefs L'Etoile, La Couverte et Pakakis, qui étaient sortis de leurs réserves. Trois compagnies du 91me furent laissées sur la réserve. Les prisonniers arrivèrent ici aujourd'hui sous la conduite de la police à cheval, en route pour Regina.

Pie à Pot et Pasquah sont au fort et sont déterminés à avoir une danse du Soleil. Les Sauvages sont très turbulents dans toute cette région.

Fort Pit, 14 juin, viâ Straubenzie—Deux cents Chippewas se sont rendus au général Strange hier, ce qui nécessite de nouvelles rations, c'est pourquoi le vapeur *Marquis* se rendra à Battleford demain pour en rapporter des provisions.

Rivière au Castor, 13, viâ Straubenzie—Un sauvage, que l'on pense être l'un des éclaireurs de Gros-Ours, pénétra dans le camp du 65ème, et la sentinelle fit feu sur lui, mais il s'enfuit dans la direction du sud.

Les Chippewas arrivèrent avec le Père Provost tard dans la soirée de jeudi, après avoir fait leur soumission.

Il en arriva d'abord vingt-trois, puis huit autres avec des femmes et des enfants arrivèrent hier soir. Ils prétendent avoir été forcés de suivre Gros-Ours qui les menaçaient de les annihiler s'ils refusaient. Après avoir acheté leur liberté, au moyen de bestiaux, Gros-Ours refusa de les laisser partir. Les Cris des plaines, qui se faisaient craindre partout, n'ont pas fait acte de bravoure après tout, car la plupart désertèrent le lendemain de l'engagement à la Butte au Français, et ils se réfugièrent sur leurs réserves.

Les Cris des Plaines voulaient tuer McLean, mais les Cris des Bois s'y opposèrent. Finalement les premiers craignant que les derniers ne se laissassent influencer par McLean, amenèrent les prisonniers dans leur camp. Ils disent que Gros-Ours n'a sous ses ordres que trente guerriers de sa tribu, mais avec ses alliés, ses guerriers se trouvent au nombre de 150 à 200.

Les Chippewas rapportent aussi que Gros-Ours pourrait bien aussi traverser sur la rive nord de la rivière au Castor et marcher vers le Lac des Iles, que l'on suppose situé à 45 milles d'ici, mais au delà d'un pays inexploré.

Un bureau d'enquête s'est réuni ce matin pour s'enquérir de la conduite des Chippewas ; ce conseil a siége à huis-clos, et l'on ne peut rien apprendre de ce qui s'y est passé.

Battleford, 15—Dans l'enquête qui s'est faite ici sur le meurtre de Bernard Fremont, le colon suisse qui a été assassiné dès le commencement de l'insurrection, deux Sauvages ont juré qu'ils agissaient sous les instructions de Riel, lorsque le meurtre a été commis. Samedi, Poundmaker avoua avoir reçu quatre lettres de Riel, l'une desquelles, dit-il, avait été laissée par lui dans sa tente, près de sa réserve. Un détachement de police, amenant avec lui le beau frère de Poundmaker, le rénégat blanc Jefferson, reçut immédiatement l'ordre d'aller la rechercher. Ils revinrent aujourd'hui avec la lettre qu'ils avaient trouvée à l'endroit qu'avait indiqué Poundmaker.

Ce sera là sans doute un document très important au procès de Riel ; elle est datée de l'Anse au Poisson, le lendemain de la bataille avec le général Middleton, et il y est dit que Riel avait tué 300 hommes de la police à cheval.

Riel donne ensuite instruction à Poundmaker, si Battleford n'a pas déjà été pris, de s'en emparer immédiatement et de tuer tous les blancs qu'il y trouverait.

Puis Riel dit au chef sauvage que lorsque Battleford aura été pris, il attaquera et détruira les volontaires et ira rejoindre Poundmaker à Battleford. La lettre est signée par Riel lui-même.

—

RAPPORT DU CHEF DES CHIPPEWAS

—

NOUVELLES RECRUES POUR LA POLICE A CHEVAL

—

RIEL DANS SA PRISON

—

ARRIVÉE DES BLESSÉS A WINNIPEG

—

UNE PANIQUE A LA TRAVERSE DE CLARKE

—

SOUFFRANCES DES SOLDATS

—

LA CHASSE AU GROS-OURS

—

Winnipeg, 16.—Une dépêche du col. Strange, à la rivière au Castor, en date du 13, viâ Straubenzie, le 15, mande ce qui suit :

Le chef des Chippewas a fait un récit fidèle de ce qui s'était passé et n'a pas nié qu'il eut pris part à la campagne de Gros-Ours. Il a avoué avoir assisté ainsi que d'autres Chippewas à l'engagement de la Butte au Français. Il était dans une tranchée avec un Cris. Il a quitté le champ de bataille lorsque les Sauvages ont cru que notre cavalerie avait réussi à tourner leur position. Si nos troupes avaient opéré ce mouvement, l'ennemi n'aurait pu retraiter et toute la bande aurait été forcée de se rendre.

Lorsqu'il a quitté le champ de bataille, les Cris abandonnaient les tranchées et à la fin du combat il en restait à peine une trentaine dans les tranchées. Le feu cessa peu de temps après, et les combattants se retirèrent chacun de leur côté.

Le chef des Chippewas n'a pas vu Gros-Ours ce jour-là, et il croit qu'il n'a pas pris part à la bataille. C'étaient son neveu le "Petit Peuplier" et "l'Esprit Errant" qui commandaient.

Les Cris des Plaines ne se sont pas montrés braves du tout. Ils n'ont pas osé maltraiter les prisonniers parce qu'ils craignaient d'être attaqués par les blancs et aussi parce que les Cris des Bois protégeaient les prisonniers.

"Les Chippewas n'ayant plus peur des Cris des Plaines, s'en séparèrent. Les Cris les suivirent et demandèrent leurs armes et leurs bestiaux. Les Chippewas se contentèrent de leur répondre : "Venez vous en emparer, si vous l'osez."

"Les Chippewas détestent Gros Ours et disent qu'ils se sont ralliés à lui parce qu'il avait entre ses mains des ôtages qui étaient à sa merci."

Le général Middleton est parti du lac aux Grenouilles ce matin, pour rejoindre le général Strange.

Une dépêche de Régina annonce que les Batteries No 3 et 4 de l'artillerie de garnison de Montréal partiront pour le Lac Long demain avec le général Laurie. Elles auront à parcourir une distance de 32 milles et seront absentes une semaine.

Trois cent cinquante-neuf recrues pour la police à cheval font l'exercice tous les jours. Riel est toujours gardé de près. Il se lève à six heures, et depuis quelque temps il semble plein de courage. Il ne sort jamais de sa cellule si ce n'est lorsqu'il prend de l'exercice en plein air le matin et dans l'après-midi. Il ne songe qu'à sa nouvelle religion, et lorsqu'il n'est pas occupé à sa correspondance, il s'occupe de dévotion.

Les autorités municipales de cette ville ont décidé de présenter une adresse au général Middleton à son retour, et un comité a été chargé de la préparer.

Les noms des blessés qui sont arrivés de l'Ouest sont : le capitaine Lazier, du Midland ; sergent Hurrell, 90me ; sergent Aikens, Midland ; capitaine Kemp, 90me ; soldat Kemp, 90me ; soldats Quigley, Gray, Freely et Marshall, 10me ; soldat Hislop, 90me ; soldats Powell et McLean, Middland ; Lowell, 90me ; soldat Barron, 90me ; soldat A. C. Matthews, 90me ; soldat Perrin, éclaireurs de Boulton ; soldat Mousseau et conducteur Wilson, batterie A.

Le Caporal Adams, le Sergent Young et le Sergt Kaiser, de la Batterie de Halifax, sont en route pour retourner dans leurs foyers.

Traverse de Clarke, T. N. O., 11—Une certaine excitation s'est produite à onze heures hier soir alors que M. Clarke et sa femme, colons d'ici, se précipitèrent dans le camp, nous criant qu'au delà d'une centaine d'hommes marchaient contre nous. Les Fusilliers furent en un clin d'œil rangés en ligne de bataille, et des éclaireurs furent envoyés de l'avant; après une heure environ ils revinrent et rapportèrent qu'un petit troupeau de ponies avait été la cause de la panique. Les troupes se remirent au lit.

Les compagnies No 4 et 5, des Fusiliers partent demain matin, pour la coulée du Télégraphe, pour y remplacer deux compagnies du bataillon Midland qui a reçu l'ordre de marcher de l'avant.

Battleford, 16 juin—Le lieutenant Brock avec l'éclaireur Bird est revenu du camp du colonel Otter à dix heures ce soir, avec des dépêches pour le général Middleton.

La marche sur le lac au Brochet a été très difficile. La chaleur et les moustiques sont quelque chose de terrible. Quelques soldats se sont évanouis, tandis que d'autres étaient frappés d'insolation ; il n'y a cependant pas de cas dangereux, A deux journées de marche d'ici, les chemins et la chaleur devinrent tout simplement horribles, les canons s'embourbèrent plusieurs fois, ce qui retarda considérablement la marche de la colonne.

Arrivés à une distance de dix milles du Lac à la Tortue, les soldats se virent forcés de rotourner sur leurs pas et d'aller chercher de l'eau à trois milles plus loin. Vendredi ils constatèrent qu'il était impossible de traîner les canons et les wagons et ils prirent la direction de l'ouest, mais le pays devenait de plus en plus mauvais à chaque mille. Les soldats appelaient leur marche "battre les bois." Ils campèrent cette nuit là tout près du camp de la nuit précédente. Les éclaireurs furent envoyés au Lac à la Tortue. La colonne arriva à la rivière à la Tortue le 13, et campa sur la rive sud. Le 14, les Gardes d'Ottawa et les Queen's Own se rendirent au lac. Toute cette contrée est impraticable pour les canons ou les wagons. L'intention était de ce rendre le lendemain au lac Rocheux, dix milles plus à l'ouest. L'éclaireur Bird dit que dimanche le col. Otter découvrit un camp d'où Gros Ours n'était parti que depuis deux jours ; il y trouva une broche à cheveux avec le nom "McLean" gravé dessus. Il pense que l'ennemi marche vers le lac Vert et il espère qu'Irvine pourra lui couper la retraite. Le général Middleton se voit ainsi forcé de faire la chasse à l'outarde.

—

LES PRISONNIERS REBELLES EN ROUTE POUR REGINA

—

JACKSON SIMULE LA FOLIE

—

CAPT. CUNNINGHAM S'EMPARE D'UN BATEAU TRAVERSIER A SASKATCHEWAN LANDING

—

INCENDIE DU UNION HOTEL ET DU BUREAU D'ENREGISTREMENT A GLADSTONE

—

TROIS ENFANTS PÉRISSERT DANS LES FLAMMES

—

ARRESTATION DE DEUX CHEFS SAUVAGES A LA MONTAGNE DE LA LIME

—

Fort Qu'Appelle, 17.—Hier soir, une escorte composée de 50 hommes de la police montée, de 25 constables spéciaux et de 6 hommes des gardes du corps du Gouverneur-Général, sous le commandement de l'inspecteur Fraser, qui conduisait les rebelles prisonniers, a campé à environ 4 milles au nord d'ici. On avait pris toutes les précautions nécessaires pour prévenir l'évasion de Jackson, le secrétaire de Riel.

Il continue à simuler la folie ; mais plusieurs personnes croient que c'est une feinte. Gamon prétend énergiquement qu'on l'a forcé à suivre la ligne de conduite qu'il a adoptée. Ils semblent tous prendre assez bien le sort qu'on leur fait, disant que sans l'assurance que leur donnaient les prêtres qu'il ne leur serait fait aucun mal, jamais on se serait emparé d'eux.

La cavalerie de Winnipeg les ayant rencontrés à 25 milles de la Montagne du Tondre, les a accompagnés à quelques milles plus au sud.

J. R. Ross est arrivé ici, ce soir, avec sa famille et s'est immédiatement rendu chez le col. Scott, du 91me, auquel il a rapporté que les sauvages Sioux ont fait hier soir, autour de sa maison, des démostrations menaçantes. La cavalerie de Québec se rendra probablement sur les lieux, qui se trouvent à environ 20 milles au nord d'ici.

Fort Pitt, 16 juin viâ Straubenzie, le 17 juin—Le col. Osborne, avec 250 hommes du 92me, est sur la rive nord de la rivière au Castor ; le col. Otter au lac à la Tortue et le col. Irvine, en route pour le lac Vert, fait la patrouille sur la route de Carlton. Il semble que Gros-Ours soit maintenant cerné, et tout le mondè ici espère que nous touchons à la fin de la campagne.

Winnipeg, 18—Une dépêche de Fort Qu'Appelle annonce l'arrivée en cet endroit, hier soir, avec sa famille, d'un nommé J. R. Ross, qui a donné au col. Scott, du 91me Bataillon, les détails suivants : Le 16 courant, une bande de 25 à 30 Sioux entourèrent la maison de M. Ross, située à 20 milles de Fort Qu'Appelle, et demandèrent à manger. Mme Ross leur fit cuire du lard qu'ils ne trouvèrent pas bon et qu'on dut mettre de nouveau au feu ; puis ils demandèrent du pain et autres aliments. Comme on ne pouvait les satisfaire complètement, les sauvages menacèrent d'incendier la maison et de massacrer ses occupants, mais ils n'en firent rien ce soir-là. Ils passèrent la nuit autour de la maison et, le matin, ils renouvelèrent leur demande, en disant que d'autres Sauvages allaient arriver, et c'est alors que Ross et sa famille s'enfuirent au Fort. Le col. Scott va faire distribuer des vivres aux Sauvages.

Des prisonniers rebelles, dont 2

blancs, 38 métis et quelques sauvages, sont arrivés à Fort Qu'Appelle hier soir, en route pour Regina. Ils étaient escortés d'un détachement de la police à cheval, de gardes du corps et de constables, venus d'Humboldt, sous le commandement de l'inspecteur Fraser. Deux hommes de la cavalerie du Col. Denison ont continué leur chemin et seront de retour à leurs quartiers généraux, à Humboldt, dans deux jours. Les prisonniers disent qu'ils n'éprouvent aucune crainte, parce qu'on leur a promis pour les engager à se rendre, qu'on ne leur ferait aucun mal ; quelques uns disent qu'ils ont été poussés à la révolte, mais tous semblent fort préoccupés du sort qui leur est réservé.

Jackson, secrétaire de Riel, continue de simuler la folie, mais ceux qui ont eu de fréquents rapports avec lui disent qu'il ne faut pas s'y fier.

Le capitaine Cunningham et un détachement de la batterie de Halifax ont pris possession d'un bateau traversier, à Saskatchewan Landing, plus bas que Courant Rapide, le propriétaire ne pouvant pas l'équiper convenablement.

Une dépêche de Gladstone annonqu'un incendie y a détruit, hier le Union Hôtel et le bureau d'enregistrement, propriétés de M. Cameron et de M. Masson. Deux enfants de M. Cameron et un de M. J. Logie ont péri victimes du feu. Quand on a découvert le feu, il était déjà trop tard pour sauver les enfants. Deux cadavres seulement ont été retrouvés jusqu'à présent. On suppose que les trois enfants, dont le plus vieux n'avait que trois ans, ont mis le feu en jouant avec des allumettes.

On mande de Regina que Riel a écrit à quelques amis, à Québec, leur demandant de s'intéresser pour qu'il ait son procès à Québec, au lieu de le subir à Régina, parce qu'il croit qu'il y aura plus de chance d'être jugé impartialement.

Deux chefs sauvages de la Montagne de la Lime cherchant à pousser les indiens de cet endroit à se soulever, ont été arrêtés et sont détenus à Regina, en attendant leur procès.

—

DÉPART DE L'INFANTERIE LÉGÈRE DE WINNIPEG POUR LE LAC LONG

—

ARRIVÉE DU GÉNÉRAL MIDDLETON AU LAC FROID

—

LE GROS OURS AU LAC VERT

—

LE GÉNÉRAL STRANGE PRÉSIDE A UNE COUR MARTIALE

—

IL TROUVE HUIT CHIPPEWAS COUPABLES DE TRAHISON

—

ARRIVÉE DE QUARANTE AUTRES PRISONNIERS MÉTIS ET SAUVAGES A REGINA

—

LE R. P. LEDUC

—

Rivière au Castor, 15—Hier soir le capt. Constantine, de l'infanterie légère de Winnipeg traversa sur la rive sud de la rivière afin de pousser une reconnaissance dans la direction du Lac Long, où se trouvait Gros Ours aux dernières nouvelles. Ce matin le colonel Smith, avec trois compagnies, portant des rations pour six jours, traversa la rivière pour se rendre au Lac Froid, et de là au Lac des Iles.

Le général Middleton est arrivé avec deux cents cavaliers et deux mitrailleuses. Il s'est mis à l'œuvre pour réorganiser ses forces.

Gros Ours est au Lac Vert. Il n'y a pas de doute qu'il ignore l'arrivée du général Middleton, ainsi que les mouvements d'Otter et d'Irvine.

Il n'y a que peu d'espoir d'une fin prochaine de la campagne. Le général Middleton fera de la mission ici la base de ses opérations. Toute la colonne de poursuite se compose de trois cents cavaliers, ainsi que de l'infanterie et de l'artillerie, deux pièces de campagne et deux mitrailleuses.

Les prisonniers Chippewas ont été amenés devant le général Middleton, dès son arrivée. Le général Strange a présidé à un conseil de guerre et a trouvé huit sauvages coupables de rébellion.

Battleford, 18 — Le lieutenant Brock a traversé la rivière à midi aujourd'hui pour retourner auprès du colonel Otter.

Un bac contenant dix tonneaux de provisions destinées au colonel Otter, s'est échoué aujourd'ui sur un banc de sable, et il n'est pas encore remis à flot.

Un bateau à vapeur vient justement d'arriver au Fort Pitt. Il n'y a rien de neuf. La chaleur force les Queen's Own à ôter leurs tuniques et à marcher en bras de chemise. Les moustiques sont terribles.

Regina, 18—De bonne heure ce matin, l'avant-garde de la police à cheval arriva. Une heure plus tard, les quarante prisonniers métis et sauvages arrivèrent des Montagnes du Tondre, sous la conduite de l'inspecteur Fraser, de la police à cheval. La garde se composait de la police à cheval, de la cavalerie du colonel Denison et d'éclaireurs. Les prisonniers étaient dans des voitures et étaient fortement gardés de chaque côté par des hommes armés jusqu'aux dents.

J'ai reconnu au nombre des prisonniers plusieurs figures à moi familières, car la plupart des Métis prisonniers étaient venus ici avant que Maxime Lépine et Albert Monkman, deux des bras droits de Riel, se trouvaient de leur nombre. Monkman avait un sourire plein de confiance et saluait les connaissances comme la cavalcade passait à travers les rues. Les prisonniers furent logés aux casernes de la police à cheval.

Le gouvernement a préparé des appartements pour les avocats de la Couronne et ceux de Riel, qui occuperont dans la cause. Le temps est splendide.

Voici la traduction de la lettre du R. P. Leduc, O. M. I., dont nous avons déjà parlé. Ce document restera dans nos archives nationales, à l'éternelle honte de ceux qui ont osé accuser nos missionnairees catholiques, d'avoir fomenté l'insurrection au Nord-Ouest.

AU DIRECTEUR DU " MAIL "

Monsieur le directeur,

Je ne puis rendre l'indignation que m'a fait éprouvé la lecture de certains discours, sermons et correspondances publiés par des journaux d'Ontario, au sujet des événements récents du Nord-Ouest et attribués à des fanatiques,dont quelques-uns, je le dis avec peine, seraient des ministres de l'Evangile. Sans la moindre hésitation, ces messieurs accusent notre archevêque, Mgr Taché, notre évêque Mgr Grandin et leurs missionnaires d'avoir été les instigateurs de la révolte des métis, ou en tout cas, d'y avoir mis la main,. Comme missionnaire de vingt ans d'apostolat dans les territoires du Nord-Ouest, comme l'un des vicaires-généraux de St Albert et procureurs des missions du diocèse, je me lève aujourd'hui, pour donner avec toute la force de mes convictions et de ma conscience un démenti formel à l'odieuse calomnie proférée contre nous.

Bien loin d'avoir été les instigateurs de la révolte ou d'avoir sympathisé avec elle, ou encore d'y avoir contribué par des actes et des paroles, nous avons fait tout ce que des mortels dans notre position pouvaient faire, pour la détourner.

Deux de nos missionnaires, les Pères Fafard et Marchand, ont été horriblement mutilés et mis à mort, pendant qu'ils s'efforçaient de sauver la vie aux colons et aux femmes, au lac à la Grenouille.

Le Père Legoff a été de la part des Sauvages sous une menace de mort pendant des semaines, au lac Froid. Il leur a conseillé et prescrit de ne pas prendre les armes, il les en a suppliés ; finalement ils l'ont amené prisonnier.

Le Père Paquette, au lac Muskeg, à 15 milles au nord de Carlton, dut s'enfuir pour sauver sa vie, tant les insurgés étaient montés contre lui, parce qu'il avait essayé de déjouer leurs desseins, au commencement des troubles. Nous ne savons même ce qui est advenu de lui et craignons fort qu'il n'ait perdu la vie, à cause de sa conduite.

Le Père André, supérieur du district comprenant Batoche, le lac au Canard et Prince-Albert, s'est attiré l'inimitié de Riel et de ses partisans pour avoir fait tout en son pouvoir afin d'apaiser l'insurrectien, alors qu'elle était dans sa première phase.

Le Père Moulin, à Batoche, a reçu des insurgés un coup de feu à la jambe et a ensuite été retenu prisonnier dans leur camp avec les PP. Fourmond, Vegreville et Touze, parce qu'ils avaient fait tout en leur pouvoir pour empêcher l'insurrection.

Les révérendes Sœurs de la Société des Fidèles Compagnes de Jésus, tant à Batoche qu'à Prince Albert, ont souffert toute espèce de souffrances physiques et mentales depuis la fin de mars.

A Calgary, le Père Lacombe a consacré toute son influence, qui n'est pas minime, à maintenir la tranquillité parmi les six mille Pieds Noirs qu'il y a en cette région. Je n'hésite pas à dire que s'il n'avait pas ainsi donné spontanément ses services d'un prix incalculable, cette tribu puissante se serait engagé dans le sentier de la guerre, ce qui aurait été le signal d'un soulèvement général parmi les Sauvages du Nord-Ouest. C'en aurait été fait du pays.

Le Père Scollen, aux Montagnes de la Paix et à la Montagne de l'Ours entre Edmonton et Calgary, a couru journellement pendant dix semaines le danger d'être tué, pendant qu'il s'efforçait de retenir les Sauvages de ce district. L'autre jour il a sauvé la vie, au péril de la sienne propre, à un courrier du gouvernement.

Mgr Grandin et le Père Lestang, à St-Albert, d'Edmonton, n'ont pas cessé depuis le commencement des troubles, de prêcher la paix et de s'efforcer de maintenir la tranquillité parmi les Métis en cette région. Grâce à leurs efforts, il a été organisé un corps de Métis qui a rendu de grands services au gouvernement.

Quant à moi, personnellement, j'ai encouru pour longtemps l'hostilité des amis et suppôts de Riel pour n'avoir négligé aucune occasion de dénoncer la révolte et de représenter Riel sous son vrai jour, à ceux qui sympathisaient avec lui.

Le Père Cochin, de Battleford, a été pendant plusieurs semaines prisonnier dans le camp de Poundmaker, et c'est à lui que les blancs retenus en captivité doivent en grande partie, de n'avoir pas été mis à mort.

Les Sœurs de la Miséricorde, au lac la Biche, ont été obligées de chercher un refuge pour plusieurs semaines sur une des îles du lac, simplement parce que, de concert avec les missionnaires, elles se sont opposées dès le début, à toutes les menées inconstitutionnelles.

Subséquemment, quand le sang eût été répandu, elles ne négligèrent aucun moyen pour empêcher les Métis et les Sauvages de se joindre à l'insurrection.

Finalement, sept de nos églises et établissements ont été détruits.

Ainsi donc, nous avons souffert des dommages matériels ; nous avons encouru personnellement des dangers de toute sorte, la mort même, pour avoir fait tout en notre pouvoir, comme serviteurs de Dieu et citoyens du Canada, pour détourner les horreurs de cette insurrection désastreuse. Dans ces circonstance, je proteste qu'il est non seulement cruel, mais bas, au delà de toute expression, pour les individus qui sont hostiles à notre Eglise, d'essayer de nous imprimer le stigmate de la trahison.

Votre etc.,

H. LEDUC, O. M. I.

Vicaire-général de Saint-Albert.

PALAIS EPISCOPAL
Saint-Boniface, 8 juin 1836.

—

NOUVEAUX DÉTAILS SUR LA RÉVOLTE DES SAUVAGES A LA MONTAGNE DE LA LIME

—

DEUX ANGLAIS A LA TÊTE DE LA RÉBELLION

—

Winnipeg, 19.—On a reçu de nouveaux détails sur la mutinerie des Indiens à la Montagne de la Lime.

C'est samedi dernier, dans la matinée, qu'ils ont quitté le Fort Qu'Appelle pour se joindre aux bandes de Pie à Pot et se livrer tous ensemble à la danse du Soleil.

Le colonel McDonald ayant été informé que les chefs se refusaient à rentrer sur leurs réserves, un détachement de police à cheval fut envoyé à leur poursuite avec ordre de les avertir qu'en cas de résistance, les troupes ne les épargneraient pas.

Samedi, à minuit, le commandant apprenait que les Indiens refusaient d'obéir et à 3 heures du matin, le 9e bataillon se mettait en marche dans la direction de la Montagne de la Lime.

Vers 10 heures du matin, les troupes atteignirent le camp qu'elles cernèrent en se déployant en tirailleurs. Les Indiens, saisis de frayeur, levèrent aussitôt le camp et se dirigèrent en toute hâte vers leurs réserves.

Peu de temps après, le colonel fit arrêter le chef " Star Blanket.".

M. B Osler, avocat, et le député-ministre de la justice, partiront de Toronto, mardi prochain, pour se rendre à Regina.

James Isbester, métis anglais, établi à Prince Albert, est un des délégués qui se sont rendus au Montana, l'année dernière, pour engager Riel à soutenir leurs réclamations contre le gouvernement.

Ce Métis a adressé au *Sun* une lettre contenant ce qui suit :

" Comme tous les colons, Métis et blancs établis au Nord-Ouest, j'étais très mécontent de la façon dont le gouvernement nous traitait. En ma qualité de Métis, je réclamais les mêmes droits que les Métis du Manitoba et comme sujet anglais, je demandais le droit de vote, l'*habeas corpus* et la responsabilité des fonctionnaires vis-à-vis du peuple. "

Isbester reconnait avois été au Montana en compagnie de Dumont, Ouellette et Dumais, pour former une organisation légale en faveur des droits des Métis.

L'hon Lawrence Clark, agent de la compagnie de la Baie d'Hudson déclare, après avoir été consulté qu'il approuvait le mouvement et il alla

même jusqu'à suggérer l'insurrection.

Le correspondant du *Sun* ajoute que le gouvernement paraissait disposé à faire un compromis, car une députation, composée de trente membres envoyés par Riel, reçut du gouvernement la promesse de divers emplois accordés probablement aux Métis par l'entremise de l'hon. M Clarke.

C'est ainsi que Michel Dumais et Isberter lui-même furent nommés instructeurs sur une ferme indienne

Gabriel Dumont reçut une licence de batelier. Nolin eut un contrat, et Louis Schmidt fut nommé sous-agent des terres, à Prince-Albert. Ces deux derniers étaient à la tête de l'agitation.

Le correspondant est d'avis que l'insurrection a été précipitée par les menaces de l'hon. M. Clarke et l'attaque imprudente de la police au lac au Canard. Il a été arrêté par la police, et incarcéré dans le donjon de Prince Albert.

Les explications de la " Patrie "

La *Patrie* a brutalement attaqué Son Eminence le cardinal Pitra. Elle a accusé ce prince de l'Eglise de " se poser carrément *en opposition directe* avec les autorités romaines," et elle l'a représenté " *donnant le soufflet au Pape.*" Nous avons trouvé odieux un tel langage venant d'un journal qui se prétend catholique, et nous avons protesté énergiquement contre ce scandale. Comment la *Patrie* nous répond-t-elle ? En réitérant ses insultes et ses calomnies.

Rien n'égale la mauvaise foi de l'organe rouge. Avec une perfidie et une déloyauté insignes, il essaie de faire croire que la lettre de Son Eminence le cardinal Pitra est dirigée contre le Pape. Le *Journal de Rome* a été blamé dans une note de l'*Osservatore Romano* inspirée par l'autorité pontificale ; maintenant le cardinal Pitra parle des persécutions auxquelles le *Journal* est en butte ; donc le cardinal attaque le Saint-Siège. Nous avons déjà fait justice de ce malhonnête et piètre raisonnement.

La lettre de Son Eminence ne contient pas un mot concernant la note de l'*Osservatore romano.* Des journaux catholiques, la *Germania* et le *Tijd* en Allemagne, la *Défense* et le *Français* en France, etc., accusaient sans relâche le *Journal de Rome* et son directeur de toutes sortes d'infamies. Cette vaillante feuille était vendue à la Prusse, elle avait des intelligences avec le Quirinal ; ce journaliste intrépide et dévoué était un hypocrite, un poseur au martyre, un ambitieux. Emu de ce soncert d'accusations, un ancien ami du cardinal Pitra, le chanoine Brouwers, rédacteur de l'*Amstelbode*, lui écrivit pour savoir ce qu'il fallait penser de tout cela. Son Eminence lui répondit par l'admirable lettre que nos lecteurs connaissent. La *Patrie* en reproduisait l'autre jour, le passage suivant :

Vous vous étonnez des *calomnies* qui poursuivent *notre Journal de Rome.* Laissez-moi vous demander si c'est un spéculateur celui qui joue avec le *carcero duro*, avec un fisc impitoyable, avec *sept procès en trois mois*, avec *l'exil et l'expulsion pendante* ; si c'est un hypocrite celui qui a le tort d'une franchise implacable ; si c'est un faux frère celui qui démasque les sectaires, déjoue les complots et saisit *les faux apôtres avec le denier de Judas dans la main* ?

Mais il est *accablé d'outrages.* N'est-ce pas la *noble part de tous nos plus vaillants champions ?*

Est-ce assez clair ? Le cardinal Pitra dénonce les calomnies qu'on a fait circuler contre le *Journal de Rome.* Ce n'est pas le Saint-Siége qui est l'auteur de ces calomnies ; ce n'est pas le Pape qui a traité M. des Houx de spéculateur, d'hypocrite, de faux-frère. C'est la presse libérale ; et c'est à elle que s'adresse la sévère admonition de l'éminent cardinal. La citation que nous venons de faire est explicite ; mais celle qui suit enlève toute apparence d'excuse aux cathoques qui dénaturent le sens de cette lettre :

Si les feuilles frivoles, impies, hostiles de parti pris, poursuivaient nos défenseurs, ce serait leur rôle ; mais qu'au sortir de la prison, à la veille de sept procès, un champion de la bonne cause *soit vilipendé jusgue dans les graves journaux de la Hollande et de l'Allemagne*, peut être dans le *Tijd*, et certainement dans la *Germania*, qui hélas ! n'a plus son abbé Majuncke, cela vraiment est le signe d'un temps de confusion.

Voilà mise en plein jour la pensée du cardinal. Et nous disons que c'est un intolérable scandale que de voir la *Patrie* s'acharner à la dénaturer, pour en venir à outrager indignement un moine illustre, revêtu de la pourpre romaine.

La *Patrie* s'étonne que nous ayions qualifié d'odieuse sa conduite. Mais quelle autre expression pourrions-nous employer ? Oui ou non, est-ce insulter un cardinal que de l'accuser de " *se poser carrément en opposition directe avec les autorités romaines*" et de " *donner le soufflet au Pape* " ? Et n'est-ce pas un acte odieux, pour un catholique, que d'outrager ainsi et de calomnier un prince de l'Eglise ?

Le cardinal Pitra est une des lumières du Sacré-Collége, un des conseillers intimes du Vatican, un des bras droits de Léon XIII. Et c'est un tel homme que la *Patrie* dénonce comme un révolté ! Où en sommes-nous donc rendus, et que devient le respect dû aux princes de la sainte Eglise ? Si jamais un cardinal s'élève contre la chaire de Pierre, est-ce la *Patrie*, de Montréal, qui recevra mission de l'apprendre au monde catholique ?

Oui nous voyons dans l'inconcevable attaque de la *Patrie* un scandaleux mépris de la hiérarchie, et nous sommes convaincu que la conscience catholique, en cette province, réprouve de tels écarts. Il n'y a pas quatre ans, le regrettable M. Frédéric Houde, s'étant donné le tort de critiquer vivement dans la presse Son Eminence le cardinal Simeoni, vit s'élever contre lui une réprobation universelle, et fut même censuré par son Ordinaire. Sa faute était d'avoir oublié le respect que tout catholique doit aux pasteurs de l'Eglise.

La *Patrie*, avec le sens exquis des convenances qui la caractérise, représente le cardinal Pitra comme un " des *protégés* de la phalange ultramontée " canadienne. Son Eminence n'est pas l'un des *protégés* de ce que *la Patrie* appelle la phalange ultramontée, ni même l'un de ses protecteurs. Il est prince de l'Eglise et, comme tel, il a droit, non pas à la *protection*, mais au respect des catholiques.

L'organe de M. Beaugrand affirme que le *Journal de Rome* a été *condamné* par le Saint-Siége. Nous maintenons que c'est une expression malhonnête. La note de *l'Osservatore* visait simplement une faute de conduite commise, à un moment donné, par M. des Houx. Quelques jours après, une second note, émanée de la même source, prodiguait de chaleureux éloges au même *Journal*, dont l'œuvre n'a pas cessée d'être bénie par le Saint-Père.

Le rédacteur de *la Patrie* termine comme suit son article :

Citons un dernier mot du *Courrier du Canada* :

"Vraiment, dit-il, nous méconnaissions " la *Patrie*. Il est bien toujours le même, " le journal de M. Beaugrand ! Il ne " s'est pas transformé. Son chroniqueur, " Cyprien, insultait naguère l'Eglise " catholique "

Quand notre chroniqueur Cyprien a-t-il insulté l'Église catholique ? M. Thomas Chapais serait bien aimable de nous le dire—et ce serait une bonne occasion de servir sa cause.

Nous allons donner à la *Patrie* prompte satisfaction. Lorque nous affirmons une chose, c'est que nous avons nos preuves. Cyprien a insulté l'Eglise, lorsque, dans sa petite histoire de France, il a essayé de faire planer un doute injurieux sur l'origine du pouvoir temporel des Papes. Il avait dit d'abord, parlant de Pépin le Bref : " Il *s'empara* de plusieurs provinces d'Italie *qu'il donna au Pape* Zacharie. " On lui reproche d'insinuer par cette phrase que le pape aurait accepté le fruit d'une injuste conquête, aurait partagé les rapines du chef franc. A cette grave observation de ses contradicteurs, voici ce que répondit Cyprien : " Prétendront-ils que Pépin le Bref n'a pas donné ces provinces au pape Zacharie ? Allégueront-ils que Pépin le Bref *avait acheté ces provinces* à beaux deniers comptants ? Prouveront-ils qu'on lui en avait *fait cadeau pour ses jolis yeux ? Mystère !* " C'est avec cette légèreté frondeuse que Cyprien traitait l'importante question des origines du pouvoir temporel. N'était-ce pas là insulter l'Eglise ? N'était-ce pas encore insulter notre mère commune que de la mettre, comme l'a fait Cyprien, le 8 juillet 1882, sur le même pied que la République de Jules Ferry, à propos de l'expulsion des religieux ?

Oui, Cyprien a insulté l'Eglise, et la *Patrie* en a fait autant. C'est ce journal qui, l'an dernier, par la plume de M. Buies, se moquait des revendications du Saint-Père en faveur de ce même pouvoir temporel. C'est la *Patrie* qui, à maintes reprises, a commis les écarts religieux les plus graves. C'est elle qui a prêché l'instruction laïque et obligatoire, qui a fait l'éloge de Gambetta, de Jules Ferry, de tout ce qu'il y a de révolutionnaire dans le personnel avarié de la République française.

Nous croyons avoir démontré que les insultes de la *Patrie* à l'adresse du cardinal Pitra rentrent absolument dans la ligne de cette feuille. Il importait de les flétrir, afin qu'il ne fût pas dit que, dans la province de Québec, un journal se prétendant catholique peut traîner dans la boue un prince de l'Eglise, sans soulever au sein de la presse aucune protestation.

Le tombeau de Louis Veuillot

L'Univers nous apporte des détails très intéressants sur un incident qui s'est passé à Paris au moment des funérailles de Victor Hugo. Deux prêtres canadiens, MM. les abbés Labelle et Proulx, comme pour protester contre le scandale des obsèques païennes auxquelles tout Paris accourait, sont allés au cimetière Montparnasse prier sur la tombe de Louis Veuillot, et ils y ont déposé une couronne. Voici ce que dit l'*Univers* à ce propos :

Nous signalions naguère et nous aimions à saluer l'arrivée en France de M. le curé Labelle, un prêtre canadien, français d'origine, dont l'action féconde, au Canada, s'est merveilleusement exercée pour la colonisation des provinces du nord de son pays d'adoption.

M. le curé Labelle vient, chargé d'une mission officielle du gouvernement canadien, pour multiplier encore, par de nouvelles recrues, soigneusement faites en France, les heureux fruits de son apostolat.

Il est superflu de dire quels sentiments M. le curé Labelle et tous ceux qu'il associe à son œuvre portent à la France; il l'est non moins dire que c'est la France chrétienne qui garde l'amour de nos frères canadiens, chez lesquels on retrouve si vives les traditions de l'ancienne mère-patrie ; mais il est bon d'en publier le témoignage, et l'*Univers* est particulièrement heureux de signaler celui que manifestait la colonie canadienne, inspirée par M. Labelle, au jour des funérailles impies de Victor Hugo.

Ayant à cœur de protester contre cette indigne mascarade, aussi outrageante pour les vrais amis de la vraie France que pour les consciences catholiques, les délégués canadiens se sont rendus au cimetière Montparnasse ; ils ont prié sur la tombe de Louis Veuillot, et, comme souvenir de leur pieuse visite au tombeau de celui qui aimait tant à célébrer les mâles vertus du Canada catholique, ils ont fixé au monument funéraire une très belle couronne, dont l'encadrement renferme un crucifix, avec cette devise :

AU VAILLANT DÉFENSEUR DE L'ÉGLISE
LE CANADA FRANÇAIS ET CATHOLIQUE

Au spectacle de ce simple et grand hommage, nous n'avons pu retenir nos larmes. Que nos frères catholiques du Canada, que nos compatriotes de l'ancienne colonie française en soient vivement remerciés !

Il y a en circulation des billets de $2 du Dominion fort bien imités. La date en est du 1er juin 1878, lettre de contrôle C., No. 104,707, Toronto. Le portrait de lord Dufferin semble éraillé et les yeux sont mal faits.

LES ORAGES

Un orage épouvantable, on pourrait presque dire un cyclone vient de dévaster Verdun en France, et ses environs. La grêle et des morceaux de glace tombaient avec une telle force, que des glaces de magasin de sept milimètres furent brisées en quelque instants, et des branches d'arbre d'une certaine grosseur tranchées comme avec une hache. Un grêlon, pesant cent vingt-six grammes, a brisé une glace à la devanture de M. Drouchon, mécanicien, et est tombé dans le magasin, après avoir fait un trou comme à l'emporte, pièce, sans que la glace fut étoilée.

Les nouvelles casernes de la Béranse ont subi pour 6,000 fr. de dégâts, rien qu'en carreaux brisés.

L'orage a tout saccagé sur son passage, de Dombasle-en-Argonne jusqu'à Etain. A Minéville et au Moulin-Brûlé il ne reste même plus de trace de récoltes.

Une couche de grêle et de neige de 40 centimètres recouvrait encore les champs le lendemain de cet ouragan.

GLADSTONE

C'est une grande carrière politique que celle de William Ewart Gladstone. Le célèbre rival de Beaconsfield est entré dans la vie publique à vingt-trois ans. C'était en 1832. Il y a donc 55 ans qu'il occupe un siège en Parlement.

Il fut élu pour la première fois par le bourg de Newark, et il fut élu comme tory avec le patronage du duc de Newcastle. Singularité des événements ! Gladstone, qui a été un homme d'Etat libéral dans toute la force du mot, qui, dans les derniers temps, a si souvent penché vers l'élément radical, Gladstone a fait ses premières armes sous la bannière de lord Wellington et de Sir Robert Peel. Il était, aussi, protectionniste à cette époque, lui qui devait être, plus tard, un si zélé libre-échangiste.

En 1846, lorsque Sir Robert Peel fit adopter les lois sur les céréales, qui opérèrent une si profonde scission dans les rangs conservateurs, et valurent au ministre les sarcasmes sanglants de Disraëli, Gladstone accepta sans restriction la politique de son chef, et figura au premier rang du groupe tory qui porta le nom de *peelite*. Ce groupe devait bientôt se joindre au parti libéral, tandis que Disraëli devenait le chef réel du nouveau parti conservateur.

Gladstone est entré successivement, comme chancelier de l'Echiquier, dans les administrations de lord Aberdeen, de lord Palmerston et de lord John Russell. En 1868, il devint premier ministre. Il garda le pouvoir jusqu'en 1874, où il fut battu sur le bill de l'Université d'Irlande.

Il s'ensuivit une crise célèbre dans l'histoire parlementaire anglaise. M. Gladstone remit son portefeuille à Sa Majesté, qui appela M. Disraëli, chef de l'opposition, à former un cabinet. Celui-ci refusa le pouvoir. Gladstone n'avait été battu que par trois voix. M. Disraëli pensa qu'il ne pouvait contrôler suffisamment la Chambre des Communes, et il ne voulut pas d'une dissolution hâtive qui l'aurait forcé d'aller aux élections sous le coup de défaites répétées devant le Parlement. Ce fut vraiment un beau spectacle que celui de ces deux hommes d'Etat, Gladstone et Disraëli, se renvoyant le pouvoir comme un objet de nulle valeur, s'il ne pouvait être exercé sans dignité. Disraëli persistant dans son refus, Gladstone fut obligé de rester à la tête de l'administration jusqu'aux élections qui eurent lieu un mois plus tard. L'événement justifia la tactique de Disraëli. Le verdict populaire fut hostile aux libéraux et plaça les conservateurs au pouvoir avec une écrasante majorité.

M. Gladstone manifesta alors l'intention d'abdiquer la direction du parti libéral. Il écrivit à Lord Granville, en mars 1874 : Pour plusieurs " raisons personnelles, je ne saurais " accepter la perspective d'aucune " extension illimitée de service poli- " tique actif. Je désire qu'il soit bien " compris par mes amis et mes col- " lègues, qu'à mon âge je dois me " réserver l'entière liberté de déposer " toutes les responsabilités de la " direction, à une date peu éloignée." Au mois de janvier 1875, il écrivit encore à Lord Granville : " Je ne " vois aucun avantage public à ce " que je demeure à la tête du parti " libéral. A l'âge de 65 ans, après 42 " ans d'une carrière politique labo- " rieuse, je crois avoir droit de me " retirer en ce moment. Cette retraite " m'est inspirée par mes vues per- " sonnelles quant à la meilleure ma- " nière d'employer les dernières " années de ma vie." Nous empruntons ces citations *à l'Histoire du Parlement anglais*, de Jennings.

M. Gladstone abandonna la direction du parti libéral, et le marquis de Hartington fut élu chef de l'opposition. Mais aux élections de 1880, le vieux lutteur, incapable d'assister impassible à la bataille, se jeta dans l'arène avec une impétuosité irrésistible. Sa fameuse campagne de Midlothian est restée dans toutes les mémoires. Les conservateurs furent battus. Lord Beaconsfield se retira du pouvoir, la Reine fit mander lord Hartington. Mais l'opinion désignait impérieusement Gladstone comme le seul chef possible du nouveau cabinet, et il redevint premier-ministre.

Maintenant que lui réserve l'avenir ? Sa carrière d'homme d'Etat est-elle terminée ? Salisbury va-t-il réussir à s'installer et à demeurer au pouvoir ? Gladstone va-t-il mourir chef de l'opposition, ou simple bûcheron d'Hawarden, ou encore une fois ministre puissant ? Si les motifs que faisait valoir M. Gladstone pour se retirer, en 1874 et 1875 étaient réels, ils doivent exercer sur lui une bien plus grande influence en 1885.

Une généreuse protestation

Si des voix fanatiques s'élèvent au sein de la province d'Ontario pour jeter l'injure à notre race, nous sommes heureux de constater que d'autres voix plus autorisées, des voix anglaises elles aussi, protestent contre ces infamies, et ne craignent pas de les dénoncer, en rendant hautement justice à la nationalité franco-canadienne.

Dernièrement, dans une assemblée publique, à Londres. Sir Charles Tupper a prononcé les paroles suivantes :

Je crois devoir profiter de cette occasion pour dissiper le malaise créé en Angleterre par certains individus, qui prétendent que la population catholique et canadienne française du Canada constitue un danger non seulement pour les institutions anglaises en Amérique, mais même pour la prospérité du Canada. Je suis heureux de pouvoir déclarer—et personne ne le sait mieux que le noble marquis de Lorne,—que les institutions anglaises n'ont pas de plus loyaux partisans au Canada que les catholiques.

Plusieurs membres du Parlement, Canadiens-français et catholiques, occupent des positions élevées dans les milices qui sont actuellement au feu ; ils sont prêts à appuyer et à maintenir les institutions anglais dans tout le pays. Il n'est rien qui soit plus de nature à nuire à l'émigration que la fausse impression qu'on aurait pu créer à ce sujet. La population canadienne, d'un bout du pays à l'autre, est prête à défendre les intérêts de la couronne, à maintenir l'ordre et à donner à tout émigrant cette protection que porte toujours avec lui le drapeau anglais.

Nous remercions Sir Charles Tupper de ces nobles paroles. Elles auront de l'écho dans tout le Canada français, et nous vengent complètement des ignobles diatribes de Sheppard et Cie.

Le chemin de fer du Nord

La nouvelle que le chemin de fer du Nord est acquis par le gouvernement fédéral paraît être bien fondée. Des renseignements venus d'Ottawa nous font croire que ce transfert de propriété est chose accomplie. Le gouvernement ayant obtenu le contrôle de la ligne, la louerait au Pacifique qui se rendrait ainsi à Québec et ferait de notre ville son terminus d'été.

Nous croyons que cette nouvelle sera accueillie favorablement par la majorité de ceux qui ont pris part au mouvement québecquois depuis six mois, et qui ont demandé que le chemin du Nord soit mis sous le contrôle absolu du Pacifique.

Les détails de l'arrangement font encore défaut. Il est à espérer que le gouvernement n'a pas acquis le chemin du Nord à des conditions trop onéreuses, qui auraient eu pour objet de donner une prime à la spéculation. Si ces conditions sont vraiment raisonnables du côté du Grand Tronc, nous croyons que la nouvelle transaction est de nature à recevoir l'approbation de tous les citoyens de Québec.

Que le Pacifique se rende à notre port, c'est ce que nous demandions tous, et cette demande était juste. Québec avait droit à cela, et il ne pouvait se faire, en équité, que le capitale de notre province fut laissée isolée du reste de la confédération.

Les résolutions concernant les demandes du Pacifique ont été adoptées hier soir à une forte majorité. On peut espérer maintenant que, d'ici à six mois, toute la ligne transcontinentale sera ouverte au trafic et aux voyageurs. Lorsque cette œuvre gigantesque sera terminée, Québec se trouvera relié directement aux ports du Pacifique.

Nous pouvons ajouter sans crainte d'être démenti que ce grand résultat aura été obtenu grâce au parti conservateur, tandis que le parti libéral n'a su que tâtonner, ébaucher des plans impossibles, et, en définitive, dépenser des millions pour ne rien faire. On se souvient de l'écluse du fort François et de toutes les autres bévues qui ont signalé l'administration de M. Mackenzie.

D'ici à la fin de la semaine prochaine, nous aurons des nouvelles plus précises, et, nous espérons, tout à fait satisfaisantes.

Où est la diffamation ?

Le *Canadien* de ce matin dit :

Par une citation du *Courrier du Canada* nous voyons que le *Journal de Rome* continue à l'égard du *Canadien* et de la *Minerve l'œuvre de diffamation* à la laquelle il s'est livré contre notre province.

Le *Canadien* est bien chatouilleux Nous avons l'honneur de l'informer qu'il dit une fausseté lorsqu'il prétend que le *Journal de Rome* le diffame ainsi que la *Minerve*, dans l'extrait que nous avons publié hier.

Il n'y a qu'à relire ce morceau pour être fixé sur la véracité du *Canadien*. Notre confrère romain se borne à remercier les journaux qui l'ont défendu " contre le *Canadien* de M. Savary, la *Minerve*, et la *Patrie* de Montréal, organe du franc-maçon Beaugrand."

Voilà les diffamations du *Journal de Rome*. Il constate avec gratitude que ses amis d'ici ont pris en main sa cause contre ses adversaires. Est-ce vrai, oui ou non ? Est-il vrai que la *Minerve* a écrit un article très hostile au *Journal* à l'occasion de la première note de l'*Osservatore romano*, et que l'*Etendard* a répondu à cet article ? Est-il vrai que le *Canadien* durant des semaines, a ouvert ses colonnes aux plus injustes insinuations contre M. des Houx et son œuvre, et que notre confrère de la *Vérité*, de concert avec nous, a flétri ces odieuses calomnies ? Là est toute la question. Le *Journal de Rome* a constaté ces faits, rien de plus. Il s'est montré d'une grande réserve vis-à-vis ses accusateurs.

Ah ! nous savons bien ce qui pique le *Canadien*, ce qui l'irrite, et ce qui le fait crier. Le *Journal de Rome* l'a appelé : *Le Canadien* DE M. SAVARY. Voilà pourquoi il se prétend diffamé Mais c'est lui qui l'a voulu. Oui, il reste marqué de ce stigmate indélébile. Il reste flétri de l'accolade du repris de justice à qui il a permis de nier, dans ses colonnes, le gouvernement temporel de la Providence.

Le *Journal de Rome* n'entre pas dans ces détails ; il dit simplement en passant : *le " Canadien " de M. Savary*, et ce titre bien mérité fait bondir de rage la feuille ainsi désignée

Nous comprenons que cette expression n'est guère flatteuse. Mais le *Canadien* n'a qu'à dire son *meâ culpâ*. Il a reçu Savary dans son sein, qu'il en subisse la peine. Et qu'il ne se dise pas diffamé lorsqu'on lui rappelle que le héros de la rue des Martyre a été l'un de ses rédacteurs.

Quant aux insultes du *Canadien* à l'adresse du *Journal de Rome*, elles font piteuse figure à côté des éloges et de la chaleureuse sympathie que le Cardinal Pitra, Mgr Freppel, et le Saint-Siège lui-même ont prodigués au vaillant champion des droits de l'Eglise.

Gordon vit encore

Rome, 22—Le gouvernement italien vient d'être informé, par le canal des autorités militaires italiennes sur la Mer Rouge, que Nussedagaliabey, ancien gouverneur de la Haute-Egypte, a écrit au commandant italien de l'expédition une lettre dans laquelle il dit qu'il a vu récemment un tyrien qui a fait un séjour de trois mois à la résidence du Mahdi après la chute de Khartoum. Il dit que le Mahdi tient Gordon en secrète captivité. Il aurait trouvé Gordon atteint d'une blessure grave, mais non mortelle et Gordon se serait rétabli. La lettre est datée de Massouah et forme l'objet d'une dépêche officielle.

Gouverneur d'Alsace-Lorraine

Berlin, 22,—On dit que le prince William, petit-fils de l'empereur, a été nommé gouverneur de l'Alsace-Lorraine, remplaçant, Von Manteuffel.

LA CRISE MINISTÉRIELLE EN ANGLETERRE

CONFÉRENCE ENTRE LORD SALISBURY ET LORD CHURCHILL

Londres, 16—Lord Churchill a eu une longue conférence aujourd'hui avec le marquis de Salisbury. Les conjectures vont leur train sur le résultat de cette conférence, mais on ne sait pas si les deux chefs ont pu se mettre d'accord au sujet de la législation relative à l'Irlande, qui est, dit-on, la principale question sur laquelle ils sont divisés.

Londres, 16 — Le *Times* dit que usqu'à ce que le marquis de Salisbury ait fait cesser la rivalité qui existe dans son propre parti, il lui sera inutile de s'adresser aux libéraux pour en obtenir la promesse qu'ils n'embarrasseront pas son gouvernement. Il est douteux qu'une telle promesse soit faite. Le résultat de la crise pourrait bien amener le retour au pouvoir des libéraux.

Le *News*, un organe libéral, parlant des incidents d'hier aux Communes, se réjouit de la nouvelle preuve que viennent de donner les conservateurs de la rivalité qui existent dans leur camp. La déclaration publiée dans le *Bulletin de la Cour* n'implique pas que le lord Salisbury ait de fait été nommé premier ministre.

Lord Salisbury a définitivement accepté la charge de premier ministre. Un ministère conservateur est en voie de formation.

ARRIVÉE DE LA REINE A WINDSOR

—

COMPOSITION DU MINISTÈRE

—

Londres, 17.—La reine est arrivée ce matin à Windsor.

Les conservateurs ont eu une autre conférence aujourd'hui à la résidence du marquis de Salisbury. L'objet de cette conférence était d'arrêter le choix des personnes qui devront remplir diverses charges afin de pouvoir annoncer en parlement vendredi la composition complète du cabinet. Lord Randolph Churchill assistait à cette conférence.

La composition du nouveau cabinet a été partiellement accomplie comme suit :

Le marquis de Salisbury, premier ministre et secrétaire d'état pour l'extérieur ;

Sir Michael E. Hicks Beach, chancelier de l'échiquier ;

Lord Randolph Churchill, secrétaire d'état pour les Indes ;

Sir Richard Asheton Cross, secrétaire d'état pour l'intérieur.

Le très hon. Edward Gibson, lord chancelier d'Irlande ;

Le très bon. William Henry Smith, sera probablement secrétaire et ministre de la guerre.

Le colonel Frederickstri, secrétaire des colonies ;

Le comte de Canarvon ou le vicomte Cramberoch, lord lieutenant d'Irlande et Sir Stafford Northcote, lord président du conseil.

Lord Salisbury a eu une entrevue de deux heures avec la reine et est retourné immédiatement à Londres.

On dit maintenant que les conservateurs ont accepté le pouvoir sans s'inquiéter du soin d'obtenir l'appui des libéraux.

On regrette généralement que Sir Stafford Northcote ait accepté la paierie, car il laisse la direction du parti conservateur à la chambre des communes beaucoup trop sous l'influence de lord Randolph Chrurchill.

Le titre de Sir Stafford sera lord Iddesleigh.

—

LE CABINET FORMÉ

—

Londres, 18. — Le marquis de Salisbury ira aujourd'hui à Windsor et informera la Reine qu'il est prêt à accepter la responsabilité de la conduite des affaires. Sir Harding Gifford sera lord Haut-Chancelier.

Le mouvement des conservateurs d'Ulster en faveur d'un renouvellement des mesures de coercition a été un fiasco complet. Il n'a reçu qu'un faible appui.

Le *Standard* est informé que Parnell et plusieurs de ses partisans visiteront les Etats-Unis à l'automne afin de recueillir des fonds pour servir à la campagne électorale.

Cologne, 18.—Le *Kolmische Zeitung* dit : " Dans les cercles politiques ici, on salue l'avènement du nouveau cabinet anglais avec cordialité et confiance. Le marquis de Salisbury a toujours été l'ami de l'Allemagne et le partisan d'une étroite union avec l'Allemagne et l'Autriche. On peut compter pour admis que les questions en litige entre l'Angleterre et l'Allemagne seront réglées à l'amiable.

PAS ENCORE DE CABINET

Londres, 15.—La Reine a envoyé à sir Stafford Northcote une lettre autographe le remerciant de ses grands services et lui offrant le titre de comte. Il prendra le titre de vicomte Saint-Cyres.

Le *Standard* ne peut croire que M. Gladstone persiste à refuser de supporter le projet de Salisbury, de lever un emprunt et de renvoyer les débats financiers au prochain parlement.

On rapporte qu'à une assemblée de chefs libéraux, il a été décidé de donner aux conservateurs l'assurance d'un support partiel. Cela ne suffit pas pour satisfaire Salisbury, et il n'est pas probable qu'il annonce la formation du cabinet aujourd'hui ; dans ce cas, le parlement s'ajournera jusqu'à lundi.

Les conservateurs croient que la difficulté de reconstituer le cabinet forcera les libéraux à donner des garanties.

Dublin, 19—Le *Freeman's Journal* approuve la nomination de Lord Carnavon comme lord lieutenant d'Irlande. Le *Journal* ajoute que lord Carnavon sera un vice-roi neutre.

Londres 19.—Il y eu une nouvelle réunion des conservateurs aujourd'hui à la résidence du marquis de Salisbury ; tous les membres ont promis de n'en pas déclarer le but.

Le marquis dans une lettre déclare ouvertement qu'il ne désire pas la guerre avec la Russie.

Les négociations entre les libéraux et les conservateurs se poursuivent par l'entremise de la reine.

Le marquis de Salisbury soutient que si le bill de rédistribution des sièges parlementaires est finalement adopté les conservateurs se verront privés du moyen constitutionnel de recourir au peuple dans le cas où les libéraux obstrueraient injustement la conduite des affaires publiques. Voilà pourquoi, sans qu'on s'y attende, le marquis de Salisbury, après avoir pris conseil des meilleurs légistes sur ce sujet, a décidé de ne pas permettre que ce bill devienne loi avant qu'on l'ait pris de nouveau en considération.

Le *Standard* dit que Gladstone ne prendra pas le pouvoir si Salisbury échoue dans la formation d'un cabinet. Dans ce cas le comte Spencer et le marquis de Hartington n'entreraient pas dans le nouveau ministère libéral.

Le Choléra

Madrid, 16—La commission du choléra a été nommée par le gouvernement, plusieurs docteurs espagnols et étrangers déclarent que le choléra du sud de l'Espagne est asiatique et d'une nature violente et très vive, et dangereuse pour toutes les classes de la société.

Il y a eu hier en cette ville 5 nouveaux cas et un décès.

Dans la ville de Valence, on rapporte deux nouveaux cas ; dans la province du même nom, 48 cas et 27 décès.

Les rapports de la ville de Murcie signalent 64 nouveaux cas et 39 décès ; dans les autres parties de la province du même nom, 12 cas et 4 décès.

Dans la province de Castelar de Plana, il y a eu hier 80 cas de choléra et 60 décès.

Trois mille personnes ont quitté Murcie.

La *Gazette Officielle* confirme la nouvelle que le choléra fait des ravages dans les provinces de Valence, de Castelar de Plana et de Murcie et dans la cité de Madrid. Quelques journaux soutiennent que le choléra ne sévit pas à Madrid.

Madrid 16—Le choléra se propage vers l'ouest le long de la Méditerranée. Il y a eu plusieurs cas de choléra à Teruel, Alicante et Carthagène. Douze mille personnes ont quitté Madrid la semaine dernière et l'exode augmente chaque jour.

A Castellan, il y a eu hier 36 décès et 114 nouveaux cas, et à Cartagène, 60 décès et 214 nouveaux cas.

Marseille 16—Depuis le mois dernier on n'a constaté que trois cas de choléra à Marseille et aux environs. Le premier est celui d'une pauvre femme ayant seize enfants. Elle vivait à Saint-Barnabé, village près de Marseille. C'est après avoir mangé des haricots, il y a trois semaines, que cette malheureuse fut prise d'une diarrhée qui eut bientôt tous les symptômes du choléra asiatique. Elle fut transportée à l'hôpital de la Conception où elle mourut quelques jours après. Cet hôpital qui est confié aux soins des sœurs de la charité est tenu avec une propreté remarquable.

Une semaine après, le Dr Metaxas, président du comité sanitaire, constata un second cas de choléra au même hôpital. La victime était un septuagénaire qui, quoique possédant des terres valant 60.000 francs, cirait des bottines dans la rue et couchait dans un galetas de sept pieds carrés qui n'est éclairé par aucune croisée. Quoique ce cas présentât tous les symytômes du choléra asiatique, le vieillard s'est rétabli.

Une autre personne, habitant à Saint Manant, à été atteinte, jeudi dernier, par le choléra. Elle est encore sous traitement. Ces trois cas ne sont dûs qu'à la misère et à des causes locales. Aucun cas de choléra importé n'a été constaté. Le Dr Metaxas pense que la quarantaine est complètement inutile. Ses collègues, les Drs Trastour et Durranty, approuvent au contraire la quarantaine, mais aucun d'eux ne veut exprimer son opinon quand à la valeur des expériences du Dr Ferran. Ils disent cependant qu'ils ne s'aventureraient pas à appliquer le système d'inoculation, même si le choléra se déclarait aujourd'hui à Marseille.

Madrid, 17.—On a découvert, hier après-midi, 4 nouveaux cas de choléra et deux personnes atteintes de cette maladie, sont mortes. Depuis le 20 mai au 15 juin, il y a eu 75 cas de choléra et 45 décès. A Valence, durant les douze dernières heures, il y a eu 4 nouveaux cas et 3 décès.

L'honorable ministre de l'Intérieur a déclaré hier aux Cortès que plusieurs cas de maladie suspecte se sont déclarés dans la capitale Espagnole, et qu'il n'y avait plus de doute, que c'était l'épidémie du choléra asiatique.

Madrid, 18.—Les rapports officiel-sur les progrès du choléra en Espagne sont pour la journée d'hier comme suit : Valence, ville, 15 nouveaux cas et 6 décès : Valence, province, 169 nouveaux cas et 75 décès ; Murcie, ville, 94 nouveaux cas, et 20 décès ; dans les villages voisins de la ville de Murcie, 124 nouveaux cas et 56 décès ; dans les autres parties de la province de Murcie 64 nouveaux cas et 28 décès ; Castellan de la Plana, province, 103 nouveaux cas et 45 décès. Les habitants des quartiers populeux de Madrid s'opposent énergiquement à toutes les mesures prises par les autorités municipales pour désinfecter leurs demeures. La résistance du peuple est devenue si passionnée et persistante que les autorités ont été finalement contraintes d'abandonner la tâche de mettre en force tous les règlements sanitaires qui avaient été adoptés pour prévenir l'introduction du choléra dans la ville, ou pour en limiter les ravages si cette affreuse maladie s'y introduisait.

Madrid 19—Les rapports officiels sur les progrès du choléra durant la journée d'hier se lisent comme suit : Madrid 4 nouveaux cas ; Valence, ville, 36 nouveaux cas et 12 décès ; Valence, province, 251 nouveaux cas, et 103 décès ; Murcie, ville, 96 nouveaux cas, 25 décès ; Murcie province, 226 nouveaux cas, 65 décès ; Castillan de la Plana, province, 85 nouveaux cas.

Le roi Alphonse a informé aujourd'hui le premier ministre qu'il avait l'intention de visiter les provinces ravagées par le choléra. Le premier ministre a essayé d'en dissuader le roi, mais ses observations n'ont eu aucun succès.

Le roi se fera accompagner dans cette visite par le premier ministre et le ministre de l'intérieur. On dit que la reine veut aussi y aller.

DÉMISSION ET RÉINSTALLATION DU MINISTÈRE

Une émeute

Madrid 21. Les rapports de samedi se résument comme suit. 3 nouveaux cas et 4 décès ; Valence, ville, 22 nouveaux cas et 10 décès ; Valence, province, 24 nouveaux cas et 11 décès ; Castellon de la Plana, ville, 6 nouveaux cas, 4 décès ; province, 103 nouveaux cas, 37 décès ; Murcie, ville, 98 nouveaux cas, 29 décès : villes voisines 142 nouveaux cas, 52 décès ; reste de la province, 85 nouveaux cas, 40 décès ;

Les rapports pour les 12 heures finissant à minuit annoncent 9 nouveaux cas, 5 décès à Valence, ville, et 5 nouveaux cas et 3 décès dans la province du même nom.

Le ministère a donné sa démission parce que le roi avait décidé de visiter les districts ravagés par le choléra. Sa majesté ayant abandonné son projet, le ministère a repris ses fonctions.

Il y a eu aujourd'hui une émeute causée par l'opposition de la populace à ce que les règlements sanitaires soient exécutés. Sept pékins ont été tués. On dit que plusieurs soldats ont été blessés par des pierres. Les rues sont actuellement occupées par les militaires.

La guerre du Soudan

Dongola, 16.—Le Madhi a écrit une lettre refusant de délivrer les prisonniers chrétiens qui ont embrassé l'Islamisme. Il dit qu'il ne veulent pas le quitter. Le Mahdi exhorte les anglais à se faire musulmans, sinon; il les anéantira. Une lettre est parvenue à Dongola, signée par 96 prisonniers du Madhi, Grecs, Cophtes et Cyriens, déclarent qu'ils ne veulent pas se séparer du Mahdi et qu'ils ne sont pas chrétiens ; Lupton Bey et Slatan Bey sont parmi les signataires.

—

Mort du Baron Von Manteufel

Carlsbad, 17 — Le Baron Von Manteufel, maréchal de camp, commandant allemand distingué et gouverneur de l'Alsace-Lorraine, est

mort subitement ce matin d'une congestion pulmonaire. Il est né en 1809.

Berlin, 17—L'empereur Guillaume a été frappé de stupeur en apprenant la mort du Baron Von Manteufel et a dit avec tristesse : " Tous mes amis s'en vont "

Crise politique en Italie

DÉMISSION DU GOUVERNEMENT.

Rome, 18.—Le vote sur l'estimé du budget, concernant les affaires étrangères, n'ayant été adopté que par une très faible majorité par la Chambre des députés, Signor Mancini, ministre de ce département, a déclaré qu'il avait l'intention de remettre sa démission entre les mains du Roi.

Les autres ministres, ne voulant pas laisser démissionner l'honorable ministre seul,ont cru devoir offrir leur démission en bloc.

Explosion dans une mine

7 VICTIMES

UNE CENTAINE DE MINEURS ENFERMÉS DANS UNE MINE.

PEU D'ESPOIR DE LES SAUVER

Londres, 18.—Une terrible explosion a eu lieu aujourd'hui dans la mine de houille Pendelburg, près de Manchester. 60 personnes ont été sauvées.

On a retiré 7 cadavres des débris. Une centaine de mineurs sont encore dans la mine et on a peu d'espoir de les sauver.

Plus récent—La cage dans laquelle les sauveteurs descendaient au fond du puits s'est trouvée prise dans l'ascenseur et il a fallu deux hommes pour la dégager et permettre aux sauveteurs d'explorer la mine à la recherche des victimes. Ceux qui ont été sauvés disent que lorsque l'explosion s'es produite, ils se sont réfugiés au fond de l'ascenseur et qu'ils ignorent le sort de leurs camarades.

Tremblement de terre

Londres, 18.—Il y a eu ce matin un tremblement de terre à York. Les secousses ont duré plusieurs secondes et causé une grande frayeur à la population.

La perte du 'Renard'

UN DÉSASTRE—127 VICTIMES

Paris, 18—Le ministre de la marine a reçu des dépêches officielles confirmant la nouvelle de la perte du vapeur français le *Renard*. Le *Renard* a sombré dans le terrible cyclone qui a sévi dernièrement dans le golfe d'Aden.

Les 127 personnes qui se trouvaient à bord ont péri.

L'explosion

Londres 18.—De nouveaux détails ont été reçus concernant l'explosion. C'est dans la mine connue sous le nom de Clifton que l'accident a eu lieu. Il y avait 350 hommes dans la mine. On a pu en faire sortir 120, par conséquent il en reste encore 230 d'emprisonnés et on croit que tous périront.

La crise ministérielle en Italie

Rome, 19. —L'opposition à Signor Mancini est due à son refus d'accepter l'offre d'alliance faite par l'Angleterre en 1882 et à sa politique récente au sujet de Massouah se couvrant d'un prétexte de coopération avec l'Angleterre. Les Italiens sont très désappointés de la dissolution de l'alliance entre l'Angleterre et l'Egypte.

L'explosion de Manchester

Londres, 19.—Cent quarante personnes ont péri dans l'explosion qui a eu lieu hier dans la mine près de Manchester. Jusqu'à présent on n'a pu découvrir que 45 cadavres.

Œuvre de Goethe

Berlin, 19.—Le grand duc de Wiémar a donné 20,000 marcs pour la formation d'un musée de Goëthe et promis encore 12,000 marcs pour publier les œuvres posthumes de Goëthe.

L'amiral Courbet

Paris, 19.—Les restes de l'amiral Courbet ont été embaumés et seront transportés en France sur la frégate *Bayard*. On prétend que la famille de l'amiral se propose de publier certaines lettres qu'il a écrites et qui sont une critique très sévère de la politique française en Chine.

Un brigand

New-York, 19—Bernard Carney a tué son frère âgé de 5 ans et a été condamné pour ce fait à 3½ ans de prison. Depuis qu'il est sorti de prison, il a cherché à engager sa femme Margaret à revenir vivre avec lui. Elle a constamment refusé. Hier soir, le couple se rencontra et Carney renouvela ses instances. Elle refusa et l'ex-détenu la frappa de cinq coups de couteau dans la poitrine, le cou et les mains. Carney a été arrêté. Sa femme est mortellement blessée.

Une lettre du Pape

Paris 19—Le Pape a écrit à l'archevêque Guilbert une lettre vigoureuse dans laquelle il le blâme sévèrement pour avoir critiqué les actes du cardinal Pitra. Le Saint-Père déplore l'habitude que certains membres du clergé ont de condamner leurs supérieurs ecclésiastiques et dit que c'est le devoir des catholiques d'obéir. Il proteste en même temps contre la profanation du Panthéon.

La crise italienne

Rome, 20.—Une des raisons qui a amené la chute du ministère Depretis est l'attitude prise par le ministre des affaires étrangères, M. Mancini. Sa politique n'était pas approuvée par la majorité de son parti. Quand la chute de Gladstone, qui l'avait inspirée fut annoncée elle a entraîné la chute du ministère italien.

Le fait que l'Angleterre se retire du Soudan a placé le gouvernement italien dans une position impossible, vu que le ministère Salisbury ne recherchera plus l'alliance de l'Allemagne et de l'Autriche ainsi que celle de l'Italie.

PETIT CONTE

(Du *Gaulois*.)

Ayant besoin d'une jaquette,
Monsieur Grévy fit venir son tailleur
Et lui dit : " Je la veux élégante, coquette
Et d'un prix très inférieur."
Le tailleur répondit : " La faveur est immense.
Et vous revêtir me serait doux,
Mais je dois refuser à Votre Présidence.
Mes confrères, figurez-vous,
M'ont fourré sur la grande liste
Et je suis forcément gréviste.
Mes compliments, vous me voyez ravi,
Reprend le président avec un fin sourire.
Car gréviste, à coup sûr, veut dire :
Partisan de Monsieur Grévy,
Et j'en vois peu dans les temps où nous sommes."

Il se trompait, le roi des hommes !
Gréviste signifie, et chacun le sait bien :
Qui meurt de faim pour ne vouloir rien faire.
Grévy signifie, au contraire,
Qui s'enrichit tout en ne faisant rien.

ESCOPETTE.

Le Révd M. A Talbot est nommé vicaire à St-Joseph de Lévis.

Le " Journal de Rome "

Le *Journal de Rome* du 1er juin contient quelques courtes appréciations sur les polémiques qui se font ici autour de son nom et de son œuvre. Notre confrère romain fait preuve d'une modération vraiment digne d'éloges, et garde une réserve que nous comprenons, mais que ses dénonciateurs canadiens sont loin de mériter.

Notre confrère peut être sûr que les attaques déloyales dont il a ici été l'objet n'ont fait qu'agrandir le cercle de ses amis, et lui donner des sympathies plus ardentes. Quant à ses accusateurs masqués et non masqués, ils se sont retirés du champ de bataille écloppés et fourbus, écrasés surtout par la mémorable lettre du cardinal Pitra.

Voici les observations du *Journal de Rome* :

Les derniers courriers du Canada nous ont apporté les journaux de ce pays tout remplis de controverses de l'occasion du *Journal de Rome* et à idées qu'il défend ici, au prix de tant d'épreuves. En elles-mêmes, nous sommes les premiers à déplorer ces controverses.

L'objet de notre publication n'est pas de diviser, mais de réunir. Notre journal est fait pour rappeler aux catholiques de tout pays les urgentes nécessités de la question romaine. Nous ne voulons donc, autant que possible, sauf quand il s'agit de garantir l'honneur de notre œuvre, prendre aucune part aux polémiques accessoires que de sauvages inimitiés peuvent soulever contre elle.

Ce serait cependant pousser la réserve jusqu'à l'ingratitude que de ne pas exprimer notre reconnaissance aux fervents amis qui nous défendent par de la l'Océan, parmi les héroïques Canadiens-français. Donc, nous exprimons notre profonde gratitude à l'*Etendard*, de Montréal, qui a fait spontanément appel à tous ses lecteurs pour les exhorter à recevoir le *Journal de Rome*, à la *Vérité* et au *Courrier du Canada* de Québec, au *Journal des Trois Rivières* et aux autres, qui ont fait une si brillante campagne pour nous contre le *Canadien* de M. Savary, la *Minerve* et la *Patrie* de Montréal, organe du *franc-maçon* M. Beaugrand.

Il nous paraît que le seul dénombrement de nos amis et de nos ennemis, en Amérique comme en Europe, est bien fait pour réconforter ceux qui ont foi dans la justice de notre cause.

Nous recommandons à nos lecteurs l'œuvre très utile de la *Société de Propagande* par la *Presse* et par l'*Image*. Nous avons parcouru avec une réelle satisfaction l'intéressant catalogue qui vient de paraître ; les nombreux articles qu'il renferme sont tout à fait de circonstances et les prix nous paraissent très avantageux. On y trouve notamment de belles images très fines sur dentelles à 4 f. le cent, des cachets de communion noirs et en couleurs, huit chemins de la croix en oléographie, des tableaux des grands maîtres, artistement reproduits par l'oléographie, la gravure, la photographie et la litographie des traits, bons points, petits tableaux, pour récompenses, sur cadres en carton gaufré à vingt centimes, etc... Messieurs les curés, les directeurs d'écoles et toutes les personnes qui s'occupent d'œuvres de propagandes, seront bien aise de posséder ce catalogue qui est envoyé gratis et franco sur demande faite à la Société de Propagande, 15, rue de l'Estrapade (Panthéon), PARIS.

Une fausse accusation

L'opposition qui est toujours à l'affût,pour tirer sur le gouvernement, a fait une nouvelle découverte. Les journaux libéraux ont annoncé au public que c'est la Compagnie de colonisation de Prince-Albert qui est la cause de la rébellion.

Le gouvernement, disent-ils, a concédé à cette compagnie une grande étendue de terres, dans laquelle se trouvent compris les établissements métis de Saint-Laurent, Batoche, etc.

La Compagnie ayant averti les Métis d'avoir à déguerpir, cette sommation aurait déterminé ces derniers à prendre les armes pour défendre leurs foyers. Tel est le nouveau cheval de bataille de la presse rouge.

Malheureusemeut il appert que tout cela est controuvé. La compagnie de Prince-Albert, paraît-il, a obtenu une concession de terres qui ont été arpentées en 1882 et 1883.

A la date de la concession il n'y avait que quatre colons *bonâ fide* sur les terres. Ils n'ont pas été dérangés. La concession de terres ne comprenait pas un seul établissement Métis. Le *bloc* obtenu par la Compagnie est à six milles de Batoche, et il y a une réserve de Sauvages entre les terres de la compagnie et l'établissement Métis.

Voilà ce qu'il y a au fond de cette nouvelle accusation. Le correspondant parlementaire du *Mail*, qui s'est renseigné aux sources officielles, ne craint pas d'écrire au grand organe conservateur : " L'affirmation que le gouvernement a concédé à la compagnie des terres comprises dans les établissements métis de Batoche et Saint-Laurent est entièrement fausse. "

Le ministre de la milice

Pendant que notre presse rouge fait entendre ses glapissements autour de l'honorable M. Caron, les témoignages les plus flatteurs, les appréciations les plus justes sont publiés dans la presse étrangère, à l'adresse de notre Ministre de la Milice. Nous aimons à citer ces expressions d'opinions venant de quartiers non suspects. Voici ce que disait dernièrement le *Spectator* de Londres, au sujet de l'expédition du Nord-Ouest :

La Puissance du Canada est satisfaite de la campagne, qui a permis à l'honorable A. P. Caron, ministre de la Milice, de manifester son énergie et ses aptitudes d'organisateur. Les qualités dont il a fait preuve lui font honneur. Comme les premiers officiers des colonies américaines, il s'est fié aux volontaires, et n'a eu qu'à se louer de leur courage et de leur intrépidité. Quant à leur science militaire, elle était suffisante contre des hommes non exercés. Nous espérons qu'on se montrera clément envers les rebelles, qui, malgré leurs torts, ont certains droits.

Voilà encore un journal étranger, un journal anglais, qui sait rendre justice à un Ministre franco-canadien.

Et pendant ce temps, des feuilles canadiennes, comme l'*Electeur* et la *Patrie*, n'ont pas assez d'injures à jeter à la face de ce compatriote qui fait honneur à sa nationalité.

SCROFULES.

Les **Scrofules** et toutes les maladies scrofuleuses, telles que **Ulcères, Plaies, Érysipèles, Eczéma, Pustules, Impétigo, Tumeurs, Charbon, Furoncles, Clous,** et **Éruptions de la Peau,** sont le résultat direct de l'impureté du sang.

Depuis plus de quarante ans, la SALSEPAREILLE D'AYER est reconnue comme l'agent le plus puissant pour le purifier. Elle délivre le système de toute humeur malsaine, enrichit et fortifie le sang, expulse toute trace de traitement mercuriel, se montre en un mot l'ennemi redoutable et irrésistible de toutes les maladies scrofuleuses.

Une Guérison Récente d'Ulcères Scrofuleux.

"Il y a quelques mois, j'étais affligé d'ulcères scrofuleux aux jambes. Elles étaient enflées et enflamées, et les plaies déchargaient des quantités de matières putrides. J'employai sans succès une grande variété de remèdes. En dernier ressort j'eus recours à la SALSEPAREILLE D'AYER et le résultat obtenu fut des plus satisfaisants, mes ulcères ont disparu, et ma santé s'est grandement améliorée. Je vous suis très reconnaissant pour le bien que votre médecine m'a fait.

Je suis, avec respect,
MRS. ANN O'BRIAN."
148 Sullivan St., New York, 24 Juin, 1882.

☞ **Toutes les personnes intéressées sont invitées à se rendre chez Madame O'Brian.**

L'écrivain bien connu du *Boston Herald*, MR. B. W. BALL, de *Rochester, N.H.*, écrit en date du 7 Juin, 1882:

"Souffrant cruellement de l'**Eczéma** pendant des années, et ne pouvant trouver de soulagement dans aucun remède, je me servis de la SALSEPAREILLE D'AYER, et au bout de trois mois j'obtins une guérison complète. Je la considère comme un remède très précieux pour toutes les maladies du sang."

La Salsepareille d'Ayer

stimule et règle l'action des organes digestifs et assimulatifs, renouvelle et fortifie les forces vitales, et guérit promptement les **Rhumatismes, la Névralgie, la Goutte Rhumatismale,** les **Catarrhes, la Débilité Générale,** et toutes les maladies produites par un sang appauvri et corrumpu, et par une vitalité affaiblie.

Elle est incontestablement le remède le plus économique, tant par la force concentrée que par l'énergie puissante qu'elle exerce sur la maladie.

PRÉPARÉE PAR LE
Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.
En vente dans toutes les Pharmacies ; prix $1, six flacons pour $5.

Québec, 22 Juin 1885 12m 224

Faits curieux relatifs aux médecines patentées.

Il n'y a qu'un petit nombre de personnes qui puissent se faire une idée exacte de la statistique des Médecines Patentées en général ; mais l'historique de l'une d'elles; c'est à dire son origine, ses progrès, et ses résultats actuels,—nous voulons parler des Pilules et de l'Onguent Holloway,—peut être considéré comme une étude des plus intéressantes. Il est vrai qu'une médecine patentée n'est que le résultat d'une prescription écrite sur un carré de papier :—mais, alors, elle droit prouver par elle même qu'elle est digne de la confiance du public dont le verdict dépend de son efficacité ; en un mot, son succès se trouve dans la guérison de la maladie. Heureusement l'extension des célèbres Médecines Holloway était comme l'idée Napoléonienne— un plan que rien ne put arrêter dans sa marche vers la conquête universelle. Quand le Professeur Holloway, il y a quelqne trente ans, parla à un des principaux associés d'une grande maison, d'introduire une Médecine Patentée, le vieux monsieur secoua la tête et demanda au Professeur s'il avait de l'argent. " Oui, " répondit il. Alors vous feriez mieux de le garder fut-il réparti. Malgré cet avis décourageant Holloway sentant l'importance de sa grande découverte, et sachant bien que ce n'était pas simplement un carré de papier, sur lequel se trouvait une prescription, mais quelque chose de destiné pour l'avenir, persévéra contre toute opposition et découvrit bientôt que non seulement toute la nation anglaise, mais le monde entier était disposé à l'appuyer dans son grand projet de faire la guerre aux maladies de chaque espèce et avec les meilleures armes, bien que sous la forme simple de Pilules et Onguent.

Les succès de ses Médecines ne furent pas lents. Au contraire, ils furent proportionnés à l'importance de leur objet, à leur souveraine efficacité, et en ce qui regarde le débit actuel des " Pilules et de l'Onguent Holloway, nous pouvons déclarer d'après les statistiques qu'il est étonnant. Il suffit sur ce point de faire remarquer que le nombre des pharmaciens et droguistes, du Royaume Uni avec lesquels le Professeur Holloway est en relations, dépasse quatorze mille, et que pas un d'eux ne resterait une heure sans un assortiment de ses Médecines ; tant la demande en est fréquente parmi toutes les classes de la société. Tel a été le succès de ces Médecines spéciales, à la réussite des quelles un connaisseur comme Mr. Barclay n'avait pas foi ; mais qui, heureusement est encore vivant pour attester le fait et féliciter l'auteur. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que c'est là un double succès de la part d'Holloway—non seulement pour lui-même —qui en est amplement récompensé, mais aussi pour la société et tout le genre humain qui a retire les plus grands avantages de ses Médecines.—*The Philosophical Advocate.*

LA FIN DE LA CRISE EN ANGLETERRE

MINISTÈRE CONSERVATEUR

NOMS DES MINISTRES

Londres, 22—Grâce aux sollicitations de la reine, le marquis de Salisbury a résolu d'accepter la promesse que lui a faite Gladstone, d'user de son influence auprès des libéraux pour empêcher une opposition de faction. L'on s'attend alors que Salisbury annoncera aujourd'hui la formation de son ministère avec M. Burke probablement comme secrétaire d'Irlande. Dans ce cas les writs seront émanés pour la réélection des membres du cabinet.

M. Gladstone a promis au marquis de Salisbury de donner au nouveau gouvernement autant de temps que possible durant le reste de la session

La correspondance échangée entre les chefs du parti sera probablement présentée au parlement aujourd'hui.

Le parlement se réunira demain ou mercredi pour obtenir l'assentiment royal et s'ajourner alors pour les nouvelles élections.

Voici une liste authentique des nouveaux membres du cabinet :

Premier ministre et secrétaire du ministère des affaires étrangères : le marquis de Salisbury.

Premier lord du trésor : Sir Stafford Northcote.

Chancelier de l'Echiquier : Sir Michael E. Hicks Beach.

Premier lord en chancellerie : Sir Harding Gifford.

Lord du sceau, le comte Horrowby.

Secrétaire de l'intérieur, Sir Richard Assheton Cross.

Secrétaire des colonies, Çol. Fred K. Stanley.

Secrétaire de la guerre, Wm. Henry Smith.

Secrétaire d'état pour les Indes, lord Randolph Churchill.

Premier lord de l'amirauté, lord George Hamilton.

Président du comité du gouvernement local, Sir Arthur J. Balfour.

Président de la chambre de commerce, le duc de Richmond et Gordon.

Vice-président du conseil, Hon. Ed. Stanhope.

Lord lieutenant d'Irlande, le comte de Carnarvon.

Lord chancelier d'Irlande, Hon. Ed. Gibson.

Le Choléra

Madrid, 22.—Les rapports officiels disent que durant la journée d'hier, dimanche, il y a eu 29 nouveaux cas de choléra dans la ville de Valence et 20 morts. Dans la Province de Valence, nouveaux cas 380, morts, 172. Ville de Murcie, nouveaux cas 68, morts 31.

Dans les villes près de la ville de Mucie, nouveaux cas 156, morts 52. Dans les autres parties de la province de Murcie, nouveaux cas 60, morts 27. A Carthagène il y a eu 22 nouveaux cas mais il n'y a pas eu de morts. Dans la province de Catelogne il y a eu 66 cas et 47 morts.

Echos & nouvelles

LES DRAMES DE LA MER

La *Méditerranée* nous apprend que l'une des madragues de Brucs, mise à l'eau depuis quelques jours, a capturé l'un des plus beaux specimens de la famille des squales, dit le *Charcarias verus.*

Ce monstre marin, aperçu dans l'enceinte des filets, a pu être ramené jusqu'au " corpou " (chambre de mort des madragues), sans incident et sans causer aucune avarie.

Sa longueur est de 7 mètres, sa circonférence est de 4 mètres et son poids d'environ 1 600 kil. Sa tête seule pèse 300 kil. et la mâchoire est munie, tant en haut qu'en bas, de six rangées de dents mobiles, triangulaires, et mesurant : les supérieurs, 6 centimètres de hauteur, et les inférieures, 5 centimètres de largeur. Ses yeux avaient un brillant extraordinaire et semblaient encore menaçants une heure après la sortie de l'eau.

Par un étrange défi de la nature, ce redoutable ennemi des pêcheurs et des poissons portait appendues sur ses flancs et sous son ventre plusieurs sangsues de mer profondément adhérentes et dont quelques uns ne mesuraient pas moins de 50 centimètres de longueur.

Où le récit de la *Méditerranée* devient tout à fait surprenant, c'est lorsqu'il nous dit que les capteurs ayant eu la curiosité de fouiller dans les entrailles du monstre, pour reconnaître les espèces de poissons dont il faisait sa nourriture habituelle, ont trouvé avec plusieurs gros quartiers de thon, un mouton presque entier dont la chair était toute fraîche et la laine presque intacte !

LA VARIOLE A MONTRÉAL

Pas de nouveaux cas à signaler.

Plusieurs personnes ayaut écrit au Dr Bessy pour l'informer que M. A. R Archambault, épicier, rue St-Laurent, No 469½, cachait un cas de variole qui s'était déclaré chez lui ; une enquête a été faite à ce sujet.

Il a été prouvé que ces accusasions sont entièrement fausses et que la maison de M. Archambault est l'une des plus saines de la localité.

LA PIÉTÉ DE LA REINE VICTORIA

Nous lisons dans la *Semaine Religieuse* :

" Pendant le séjour que sa Majesté la reine Victoria et sa fille ont fait à Aix-les Bains, Savoie, elles ont été par leur piété l'édification de toute la population.

" Quoiqu'il y ait à Aix un temple anglican, c'est l'église catholique qui est témoin de la piété de nos augustes visiteuses. Elles s'y rendent souvent incognito et y restent longtemps agenouillées. On a été édifié de leur attitude à l'office du vendredi saint, et si les policemen et les agents de la sûreté qui suivent partout leurs Majestés n'avaient été remarqués à la porte de l'église, personne n'aurait pu distinguer la Reine des plus ferventes femmes catholiques de la Grande Bretagne."

MORT PRÉMATURÉE

Un jeune homme d'une trentaine d'années, M. Joseph Auld, fils de feu M. Auld, qui tenait autrefois un magasin de sellerie sur la rue de la Fabrique, est mort prématurément hier matin. Il avait eu jeudi soir une attaque d'apoplexie à la suite de laquelle ses amis le transportèrent à sa pension chez Mme veuve Turgeon, rue du Jardin. Hier matin il empira tout à coup, et malgré les soins du médecin il expira anssitôt. Ce malheureux vivait avec une rente annuelle de $800. Le cadavre a été transporté chez Mme Jackson, sœur du défunt, près des Sœurs de la Charité. Une enquête sera tenue aujourd'hui par le coroner Belleau.

NOYADE

Une dépêche d'Ottawa nous apprend que M. Wilfred Hache, employé dans le bureau de poste des communes, s'est noyé jeudi soir en se baignant dans la Rivière Outaouais. Il était en compagnie de M. Sévère Gelinas, traducteur des débats, lequel a fait sans succès tous ses efforts pour le sauver. M. Hache était âgé de 25 ans et étudiait le droit au Nouveau-Brunswick. Il réside en dehors des sessions à Grande-Digue, comté de Kent, et avait fait ses études au collège de Memramcook.

AFFREUSES BRULURES

Jeudi, un jeune garçon de 13 ans, Laurent Dumais, dont la mère qui est veuve, demeure rue Hermine, à St-Sauveur, s'est brûlé la figure et les mains avec de la poudre. L'imprudent avait chargé une tube à gaz dont il avait bouché un des extrémités et y avait mis le feu. Naturellement, le tube a éclaté. Les blessures ne sont heureusement pas dangereuses.

RECETTE

Guérison des insolations ou " coups de soleil."

Le moyen de guérir les insolations ou " coups de soleil " consiste tout bonnement (le patient étant sur son séant), à renverser et maintenir sur son crâne ou sommet de la tête un verre à table plein d'eau en ayant soin de retourner le verre par un mouvement assez prompt, pour que l'eau qui y est contenue s'en échappe le moins possible. On a pour cela le soin d'étendre préalablement sur la tête du malade un linge fin (mousseline double ou calicot) pour, au moyen d'un bourrelet qu'on forme avec ce linge autour du verre une fois renversé, empêcher l'eau qui y est restée de couler trop facilement.

On voit peu après des globules monter à la surface de l'eau comme si elle entrait en ébullition ; les atroces douleurs de tête diminuent dès ce moment et finissent par disparaître tout à fait. On est ainsi guéri comme par miracle ! Il faut avoir le soin de ne pas trop tarder à appliquer ce remède.

Météorisation des bestiaux

Voici un moyen de guérir les bestiaux enflés par le changement de la nourriture sèche à la nourriture verte ou d'autres causes : Ajoutez à une bouteille d'eau froide d'une pinte, une cuillerée d'essence de corne de cerf ; abreuvez-en l'animal et s'll n'est point soulagé dans deux heurer, répétez la dose. Ce remède a toujours réussi.

ACCIDENT

La prudence, dit un proverbe, est la mère de la sûreté, mais il y a cependant des personnes qui ne paraissent pas y croire, preuve : l'accident qui a eu lieu vendredi chez M. U. Germain, rue Arago.

Un employé du nom de Jean Thériault ault était occupé à monter du tan sur une fournaise au moyen d'une grosse chaine passant dans une dalle, lorsque tout-à-coup cette longue chaine dont chaque chainon a deux bouts recourbés, accrocha les pantalons de Thériault et l'entraîna dans sa marche.

Thériault a eu les jambes lacérées et même broyées, mais ses blessures n'offrent aucun danger, nous assure-t-on.

Thériault est marié et père de famille.

UNE DÉCOUVERTE

On a découvert depuis un an ou deux, dit le *Buffalo Express* que l'éturgeon de

lacs fait le meilleur halibut fumé connu du commerce, cette découverte utile fait comprendre l'abondance et le bon marché de cet excellent article de consommation.

AMIANTE

La réunion générale annuelle de la Compagnie d'Amiante a eu lieu samedi en cette ville. Etaient présents, entre autres actionnaires, l'hon. M. Jean Blanchet, président, le colonel Hutchins, de Boston, MM. Andrew Thompson, L. W. Carrier, Barry, Stocking. James King, Carrel, etc. Le rapport des directeurs a été adopté et les mêmes officiers ont été réélus.

LA FUMÉE DU TABAC

Le docteur Zulinski publie dans un journal médical de Varsovie le résultat d'une longue série d'expériences instituées par lui, tant sur l'homme que sur les animaux ; pour vérifier les effets physiologiques de la fumée du tabac. Il a constaté d'abord que cette fumée est un poison énergique, même à faibles doses. Pour l'homme, ce poison est peu délétère quand il n'est pas inhalé en très grande abondance, mais le deviendrait vite si le fumeur prenait l'habitude d'*avaler la fumée*, comme on dit vulgairement. Le docteur Zulinski s'est assuré que ce caractère toxique n'est pas exclusivement dû à la nicotine. La fumée du tabac, débarrassée de la nicotine qu'elle contient, n'en reste pas moins un poison, quoiqu'à un degré moindre. Elle renferme en effet un second principe toxique, la *colidine* (un racaloïde), et en outre de l'oxyde de carbone et de l'acide hydrocynique.

Les effets produits par l'abus du tabac dépendent d'ailleurs dans une large mesure de la nature de ce tabac et de la manière de le brûler. Le fumeur de cigares absorbe plus de poison que le fumeur de cigarrettes, celui-ci plus que le fumeur de pipes ; enfin, le fumeur qui a soin de se servir d'un narghileh, ou de tout autre appareil faisant passer la fumée à travers une couche d'eau, réduit les effets délétères au minimun.

En général, les tabacs les moins colorés sont les moins forts, comme les fumeurs le savent bien. Mais ce caractère est souvent trompeur, parce qu'un grand nombre de tabacs sont artificiellement blanchis pour satisfaire le goût de la majorité des fumeurs et blanchis à l'aide d'agents chimiques qui ne sont pas toujours sans danger.

Plusieurs tabacs d'aspect pâle et peu redoutable présentent le grave inconvénient de donner une fumée brûlante, à raison de la forte proportion de fibres ligneuses qu'ils renferment—ce que les fumeurs appellent des *bûches*. Le caporal de la régie française et à plus forte raison son tabac d'exportation appartiennent à cette clase. Il en est de même du tabac le plus populaire en Angleterre, le *bird's eye* (œil d'oisean), qui doit ce nom aux petits ronds de bois taillés dans la côte de la feuille dont il est parsemé. Les tabacs de ce genre causent fréquemment des inflammations legères de la langue par la température élevée et la nature irritante de leur fumée. Ils doivent donc être spécialement évités par les fumeurs d'âge mûr, qui sont les plus exposés au cancer de la langue ou des lèvres. Les tabacs noirs sont, eux aussi, souvent adultérés ; mais, somme toute, ce sont encore les moins dangereux.

ACCIDENT

Mercredi, M. Bruno Girard et son fils, menuisiers, de la Pointe-aux-Trembles, travaillaient à la construction d'une écurie, lorsque l'échafaudage sur lequel ils étaient montés s'est écroulé. Tous deux ont été précipités d'une assez grande hauteur sur le sol, et dans la chute M. Girard père s'est enfoncé trois côtes. Il n'est cependant pas en danger.

TROUVÉ NOYÉ

Le cadavre du malheureux matelot qui est tombé du quai Archer et qui s'est noyé, il y a une semaine, a été repêché près du quai du Grand-Tronc, samedi après-midi.

Le corps a été transporté à la Morgue où le coroner Belleau tiendra une enquête aujourd'hui.

PÊCHE DU SAUMON

La saison de la pêche du saumon est maintenant ouverte à la rivière Matane. Un citoyen de l'endroit, M. L. H. Chouinard, en a pris deux, jeudi dernier, qui pesaient respectivement 25 et 30 livres

ACCIDENT FATAL

On écrit de Bay Mills, dans le Michigan, qu'un nommé Fred. Dufresne, autrefois de Québec, a été victime d'un terrible accident, la semaine dernière en cet endroit. Il était conducteur d'une scie ronde aux moulins Hall, et comme le mécanisme ne fonctionnait pas parfaitement, il se mit, croit-on, en devoir de l'examiner. Il fut alors saisi par une des larges courroies avec laquelle il fit plusieurs révolutions avant de retomber sur le plancher. Lundi dernier, il n'était pas encore mort mais il souffrait horriblement et les médecins en désespéraient.

TERRIBLE TRAGÉDIE

Un terrible accident a eu lieu le 10 juin à New-Bandon, Comté de Gloucester. Après dîner un ancien habitant, William Eddy, s'en fut à son ouvrage dans son champ ; n'étant pas de retour à l'heure du souper, on se mit à faire des recherches, lorsqu'on trouva près de la maison son cadavre tout meurtri et ensanglanté. On conjecture qu'il a été attaqué et tué par un taureau, appartenant à la société d'agriculture, qu'il avait sous ses soins depuis quelque temps. Quand on apporta le cadavre inanimé dans la maison, une des filles de la victime, malade depuis quelque temps, tomba dans les convulsions et expira peu après. Une autre fille, affectée par cette double tragédie, a pris le lit et est morte le lendemain de chagrin.

—Le meurtre du vieillard Callaghan gardien du Cimetière de Charlottetown reste toujours enveloppé dans le plus profond mystère.

LE CHAMPAGNE

Le gouvernement français a fait faire une enquête sur la production du vin de champagne dans le département où l se récolte uniquement : En voici le résultat :

Le département de la Marne contient 15,183 hectares de vigne produisant : (moyenne prise sur dix années) 450,580 hectolitres de vin. Or, pendant l'année 1884-1885 mars à mars, le champagne expédié à l'étranger a été 18,189,256 bouteilles de vin, représentant 151,158 hectolitres, et 2,822,601 bouteilles en France, représentant 23,532 hectolitres Ce qui fait un total de vins expédiés de 184,680 hectolitres, sur une production moyenne de 450,585 hectos. On voit qu'il reste une jolie marge pour les vins rouges qu'on fait en Champagne et les vins de suites qui ne sont pas utilisés pour les vins mousseux.

De plus, si nous consultons les documents de la Régie, nous trouvons qu'au 31 mars 1888, il existait chez les négociants de Champagne 62 268 945 bouteilles, plus toute la récolte de 1884 qui n'est pas encore en bouteilles.

Les consommateurs de Champagne peuvent donc se rassurer, car il existe dans les caves pour plus de quatre années de vin. C'est, du reste, la proportion habituelle.

LA PEINE DU FOUET

Les autorités du pénitencier de Saint-Vincent de Paul se voient dans la pénible nécessisté de rétablir la peine du fouet, depuis plusieurs années mise de côté. Le mauvais esprit qui existait depuis quelque temps dans cette institution était tel qu'un bon nombre de personnes étaient devenues intraitables. Le nègre Smith et *Mulo* Gauthier, les deux forçats qui ont battu le garde Boyer et frappé M. Ouimet, le député préfet, après avoir été condamnés à cinq douzaines de coups de fouet, à peau nue, n'en ont reçu que deux douzaines chacun, les autorités se réservant le privilère de leur infliger les trois autres douzaines au cas de recidive.

DEMANDÉ.—Un agent résidant dans chaque village, ville et cité du Dominion, aussi des agents voyageurs pour vendre nos nouveaux gazomètres à air à 50 pour cent meilleur marché que le gaz à charbon, et également bon. On a besoin d'aucun feu ou de force motrice. De toutes grandeurs, de 15 *Burners* à 1,000, pour maisons privées, magasins, hôtels, fabriques, moulins, rues, mines, etc.

THE CANADIAN AIR GAS MACHINE MANUFACTURING Co.,

116, rue St-Erançois-Xauier,

Montréal

NOUVEAU MÉDECIN

Le Dr Chas. Prevost qui vient d'être reçu médecin, part ce soir pour les cantons de l'Est ; il va s'établir à St. Pierre de La Patrie où demeure son frère, depuis déjà neuf ans.

Nous souhaitons au docteur Prevost beaucoup de succès.

ST-PIERRE DE BROUGHTON

Le feu s'est de nouveau déclaré chez M. Louis Rouleau, ferblantier, le 16 courant. On a pu heureusement réprimer le progrès des flammes en coupant une partie du plancher de bas. On suppose que l'incendie s'est allumé par des étincelles sortie de la petite porte du poèle.

Le foin ainsi que les grains et légumes ont une faible apparence. A moins de grands changements, la récolte sera médiocre.

NOMINATIONS

Il a plu à Son Honneur le lieutenant-gouverneur en conseil, d'adjoindre, à la date du 17 juin courant, les messieurs dont les noms suivent à la commission de la paix :

District de Saguenay : — Samuel Robinson, de Saint-Josepb de la Tabatière, dans le Labrador, comté de Saguenay.

District de Gaspé :—Jean Cyr, fils de François, cultivateur, et Jean Guite, fils de François, marchand, tous deux du township de Maria dans le comté de Bonaventure.

—Ceux qui veulent conserver un air de jeunesse, entretiennent et fortifient leur chevelure avec la Vigueur des Cheveux d'Ayer.

A ST-SAUVEUR

Nous sommes heureux de constater qu'il se fait des progrès dans cette municipalité depuis quelque temps. Nous ne pouvons trop féliciter les citoyens du zèle qu'il déploient à entretenir leurs cours dans un état de propreté qui ne laisse rien à désirer.

L'heureuse idée de blanchir les propriétés, suggérée par le conseil, est mise en pratique dans toute la localité. Aussi les personnes nommées pour surveiller ces améliorations, surtout indispensable dans un temps où les épidémies de toutes sortes sont à appréhender, s'acquittent fort bien de leurs devoirs.

Le pavage d'une partie des terrains Smith sera, croyons-nous, terminé pour samedi prochain.

Les cultivateurs pourront alors aller s'y installer pour y vendre leurs denrées, fruits, légumes, etc.

Les citoyens de la rue Boisseau ont droit à des félicitations pour l'amélioration d'une partie de cette rue.

Cette dernière a été macadamisée. Le contracteur et fournisseur de pierres, M. Parant, s'est très bien acquitté de sa tâche.

ONGUENT ET PILULES HOLLOWAY.— *Douleurs Rhumatismales et Tic-Douloureux.*— Ces maladies dominent beaucoup dans ce pays et elles sont fréquemment des plus désolantes ; elles ont, quelquefois, depuis des années, défié la science médicale de soulager leurs victimes Dans aucun cas, les Médecines Holloway n'ont manqué d'obtenir la guérison. L'Onguent exerce une influence particulière et salutaire sur les nerfs et les muscles ; relâche les spasmes et réduit la douleur. Les attaques deviennent bientôt plus modérées et les intervalles de paroxysme, plus longs, jusqu'à ce qu'ils cessent tout à fait. Les Pilules restaurent le corps à la force et à la santé, de faible et débile qu'il était. Des personnes alitées depuis des mois, par suite de douleurs rhumatismales, ou d'enflures, après avoir employé cet Onguent, ont été guéris dans un espace de temps incroyablement court.

Aux Nouveaux Abonnés !

CONDITION :

$1.00—Pour une—$1.00

vous recevrez le *Journal* pendant un an, ainsi que les trois volumes mentionnés plus bas qui sont d'une grande utilité.

Ne manquez pas de vous abonner au *Journal des Campagnes* qui se publie tous les **JEUDIS**, contenant 16 pages de matière à lire. En outre, nous donnons comme prime aux nouveaux abonnés TROIS MAGNIFIQUES VOLUMES consistant en :

Le Petit Mois du Sacré-Cœur,

Le Recueil des Recettes et le Médecin à la Maison,

Le traité sur le cheval et ses maladies.

S'ADRESSER A

ELZEAR BEDARD,

Agent du *Journal des Campagnes.*

9, RUE BUADE, QUEBEC.

☞*Seul autorisé à donner les Cadeaux aux nouveaux abonnés.*

Décès

A St-Hugues, le 21 juin, dame Amala Phaneuf épouse de M. Isidore Charbonneau, à l'âge de 20 ans.

A St-Valérien de Milton le 20 juin, M. Régis Messier, cultivateur, à l'âge de 59 ans.

A l'Hôtel-Dieu, St-Hyacinthe, le 25 juin, Joséphine Cabana, veuve de J. Martin bault, âgé de 87 ans.

A St-Hyacinthe, le 21 juin, Joseph Bergeron, sellier, âge de 27 ans, époux de Adélaide Lawlor.

A Montréal, le 16 du courant, à l'âge de 53 ans, Dame veuve Adélaide Lecuyer.

A Plattsburg, N.-Y., le 25 courant, M. Louis Pratte, marchand cordonnier, à l'âge de 52 ans et 4 mois.

A Ste Madsleine, le 16 juin à l'âge de 14 ans 10 mois, Philias Bernard, fils de M. J. B. Bernard, fils, cultivateur.

A St Hyacinthe, le 9 juin, J. B. Gaboury, bourgeois, âgé de 88 ans.

A St Hyacinthe, le 8 juin, Aug. Pichet, à l'âge de 88 ans.

A St Hyacinthe, le 10 juin, Eugénie, âgée de 17 ans, fille de feu J. B. Allard.

A St Hyacinthe, le 10 juin, Albina, âgée de 11 ans, fille de feu Joseph Thétreault.

A St Pie, le 21 juin, Zéphérine Desjardins, âgée de 29 ans, épouse de François Côté, cordonnier.

A Montréal, le 21 courant, à l'âge de 22 ans, Dame Marie Philomène Hermine Elmina Foisy, épouse bien aimée de G. Marsolais, marchand.

Echos et nouvelles

—

TORPILLES ET TORPILLEURS

Une grande et importante découverte préoccupe en ce moment les ministères de la guerre et de la marine de France. Il ne s'agit de rien moins que d'une révolution dans l'art militaire naval.

Le colonel Sebett, après de longues et patientes recherches, vient de créer un type de torpilles et de torpilleurs qui doit compléter d'une façon formidable l'armement des flottes françaises. Les torpilles Sebett, dont la puissance laisse en arrière tout ce que l'imagination peut rêver, sont d'une dimension relativement très petite. Elles sont excessivement légères et par conséquent très maniables, même par un seul homme. Pourvues aux deux extrémités d'une enveloppe métalique à secret, elles peuvent être maniées, transportées et emmagasinées sans offrir plus de danger qu'une balle de coton.

Un seul de ces engins suffit à faire sauter le plus grand cuirassé de n'importe quelle grandeur, avec la même facilité qu'une jonque. Ajoutons que la France est déjà outillée pour pouvoir développer le système du colonel Sebert, et en fournir en peu de temps toutes ses stations navales. Dans quelques jours, un certain nonbre de nouvelles torpilles et de nouveaux torpilleurs Sebert, vont être prêts à prendre la mer.

UN SAVON PRÉCIEUX

Le *Moniteur de la Teinture* décrit comme suit un savon pour enlever les taches en usage dans les ateliers de blanchiment et d'impressions sur étoffes et de teinturerie : Prenez 22 livres du meilleur savon, reduisez le en petits morceaux minces, placez le savon dans un chaudron avec 8$\frac{33}{4}$ d'eau et 13$\frac{1}{4}$ livres de fiel de bœuf. Couvrez et laissez le tout en repos toute la nuit. Le matin, chauffez doucement et réglez votre feu de façon à ce que le savon se dissolve sans être remué.

Lorsque la masse est homogène et coule avec fluidité et qu'une partie de l'eau est évaporée, ajoutez $\frac{55}{100}$ d'une livre d'esprit de térébenthine et $\frac{44}{100}$ d'une livre de benzine et mélangez bien. Pendant que la masse est encore dans un état de fusion, colorez-la avec du vert ultramarin et de l'ammoniaque et coulez dans des moules où la matière doit rester plusieurs jours avant d'être employée. Ce savon agira d'un façon parfaite.

LA PÊCHE

La pêche du hareng a été abondante sur nos côtes. On en a pris tant qu'on a voulu en prendre. Plusieurs jours, il a été impossible de vider les seines. Nos bons habitants sont tout réjouis et nos fabricants de boîtes de homard ont dû se faire une abondante provision.

Nous voyons qu'à Yarmouth on a commencé la pêche du maquereau et qu'il s'y en fait fort de belles pêches depuis quelques jours. Le maquereau est gros et gras. On en exporte d'énormes quantités aux Eats-Unis.

On pêche aussi le homard qu'on expédie vivant à Boston et à New-York où il se vend comme du beurre.

La goêlette *Maria*, de Pubnico, N. E., est revenue des bancs de pêches de l'ouest avec 170,000 livres de morue et 80 gallons d'huile.

GRAND INCENDIE

200.000 *de dommages.—Destruction de la "Fearman's Hamilton Port factory."*

Hamilton 16—Les pompiers venaient justement d'éteindre le feu dans une vieille bâtisse sur la rue King, samedi dernier quand l'alarme se répandit que le toit de l'établissement de Fearman était en flammes. Le feu avait pris dans la charpente de la partie Est de l'édifice

La chaleur était si intense qu'il était impossible d'approcher, excepté dans les endroits abrités. A ce moment, tout le district se trouvait menacé : le feu se communiquait aux toits de plusieurs maisons, entr'autres de la fabrique d'horloges et quelques autres bâtisses situées vers le nord-est. On a pu sauver, en partie, quelques portions de l'établissement, celles situées à l'ouest. L'incendie se déchaîna avec fureur pendant quatre heures. La bâtisse peut être considérée comme entièrement détruite, et l'on en doit dire autant du contenu.

L'assurance de Fearman est de $103,000, dans les compagnies suivantes, en divers montants variant de $2,000 à $1,400 chacun : "Citizens, Phœnix, Guardian, Royal Canadian, Lancashire, Queens, City of London, Hartford, London & Lancashire, Glasgow & London, Imperial, Economical, National, Caledonia, Royal. Norwich, Union Fire Insurance Association."

Les pertes ne sont pas encore sûrement constatées, mais on croit qu'elles dépasseront de $100,000 la valeur des assurances.

ECROULEMENT DE DEUX MURS

12 *Victimes*

Pittsfield, Mass., 16—Deux murs d'un pâté de maison en brique qu'était à ériger ici Abraham Burbank se sont écroulés hier après midi, entraînant dans leur chute les planchers des deuxième et troisième étages et ensevelissant sous les décombres une douzaine de charpentiers et de maçons. Anthony Murphy, poseur de briques, a été horriblement tailladé et écrasé et il est mort de ses blessures. Joseph Sugme a reçu une blessure dans le dos et des lésions internes. Geo. McAllister a eu un pied écrasé. Geo Milddlebrook a eu le crâne ouvert. Abraham Burbank a reçu une grave blessure au cuir chevelu. Il est probable que les inspecteurs vont condamner l'édifice et ordonner sa démolition. Plusieurs parents des blessés vont instituer des poursuites en dommages.

ACCIDENT

Lundi soir, un des enfants de M. John Brady, arrimeur, s'est coupé un doigt avec un couteau à trancher le pain.

Le bout du doigt, c'est à dire toute la première phalange, est resté sur la table.

TENTATIVE DE SUICIDE

Vers 7 heures, mardi soir, au moment où le vapeur "Québec" s'apprêtait à partir de Montréal et qu'une foule considérable se pressait sur les quais, la nouvelle qu'une femme venait de se jeter à l'eau, au quai de la traverse de l'Ile Ste Hélène, a donné lieu à une panique.

On se porta en masse vers le quai de la traverse, on vit une femme se débattant dans l'eau et à la veille d'être engloutie. M. Emond, employé à bord du vapeur "Cultivateur," lui lança une ceinture de sauvetage (life preserver), mais elle la refusa.

Mais heureusement l'affaire n'avait pas échappé à l'œil vigilant de Joe Vincent, qui envoya de suite une chaloupe au secours de l'infortunée et l'aracha à une mort inévitable. On la conduisit à la station de police du port où elle fut logée pour la nuit.

A la station de police, elle avoua se nommer Flora McDonald, âgée de 22 ans. Elle est arrivée depuis peu de Collingwood, Ontario.

Depuis son arrivée à Montréal, elle habitait une maison de la rue Saint-Justin, lorsqu'hier après-midi, à la suite de copieuses libations, la guerre s'éleva et on la mit à la porte.

C'est alors que poussée par la colère, après s'être fait une affreuse blessure à la main droite en frappant dans une fenêtre, elle s'achemina vers le fleuve avec la détermination de mettre fin à ses jours.

La fille McDonald est d'un physique très agréable et très bien mise.

Elle a comparu devant le magistrat de police qui l'a condamné à six mois de prison.

LES APPARENCES TROMPEUSES

Une employée d'un des grands magasins de nouveautés du quartier du Palais-Royal, à Paris, Mlle Emilie Toteint, avait su si bien capter par ses manières insinuantes la confiance de ses patrons qu'elle avait eu dans la maison un avancement rapide et au bout de quatre ans se trouvait une des plus importantes vendeuses du rayon des confections.

Cependant, depuis quelque temps, des vols nombreux se commettant dans ce rayon, l'administration en informa la police. Deux agents de la sûreté furent chargés d'y exercer une surveillance spéciale. Ils firent bientôt une découverte stupéfiante. L'auteur des vols n'était autre que l'employée modèle, Emilie Toteint. La malheureuse, arrêtée, commença par nier énergiquement, avec des attitudes de victime d'une calomnie. Malheureusement la fouille pratiquée sur elle amena la découverte d'un sac de cuir placé sous ses jupes, et contenant deux coupons de dentelle d'une grande valeur.

Le magistrat chargé de l'enquête opéra au domicile de la prévenue, rue des Bons-Enfants, deux perquisitions, et l'on trouva pour la première fois pour 8,312 francs, la seconde fois pour 9,000 francs de marchandises volées au magasin de la vendeuse. La dernière de ces perquisitions, à laquelle assistait la coupable, donna lieu à un incident dramatique. Passant dans un couloir, elle souleva une tapisserie qui cachait une porte. Avant que les agents aient pu l'en empêcher, elle ouvre la porte, entre, et la referme à clef sur elle, laissant ses gardiens stupéfaits. "Enfoncez la porte !" crie le commissaire. Un inspecteur se précipite, fait sauter un pannean d'un coup d'épaule, pénètre dans la chambre et rattrappe par ses jupons la vendeuse qui allait se précipiter par une fenêtre ouverte. Elle a été dirigée sur le Dépôt.

LOUP-MARIN

On nous écrit du Cap-Santé que M Pierre Doré, fils, mesureur de bois aux chantiers Sewell, a tué ces jours derniers un magnifique loup-marin sur le bord du fleuve, en face des scieries Jacques-Cartier.

GRAND INCENDIE

Plusieurs maisons de la rue Mignonne complètement détruites par les flammes — $15,000 de dommages — Mort de l'enfant de M. Ludger Mirault, âgé de cinq ans.

Mardi après-midi vers 4 heures, une alarme a été donnée à la boîte 84, pour éteindre un incendie qui s'était déclaré dans une cour à bois, la propriété de M. Ludger Mirault, demeurant au No. 240 rue Mignonne, Montréal.

Quelques instants après, les pompiers étaient sur le théâtre de l'incendie, mais en dépit de tout le courage qu'ils déployèrent, les flammes se communiquèrent à plusieurs autres bâtiments qui se trouvaient près de l'endroit.

Puis les flammes commencèrent à s'attaquer aux maisons portant les Nos. 232, 234, 246, 238, 240, 244, 246, 248, 250, et 250½ rue Mignonne.

La fumée qui provenait de cet immense brasier était tellement intense que les pompiers ne pouvaient que difficilement continuer leurs opérations.

Après de nombreux efforts on réussit à sauver plusieurs maisons, et les principales victimes de l'incendie sont MM. Hercule Dupré, C. H. A. Guimond et Ludger Mirault.

La maison et les hangars de M. Hercule Dupré sont devenus complètement la proie des flammes, et ce dernier évalue ses dommages de $500.00 à $600.00.

Il était assuré à la *Mutual Assurance Company.*

M. Guimond déclare qu'il a subi $700.00 à $800.00 de dommages, par la destruction de sa propriété.

M. Mirault a perdu trois chevaux évalués à plusieurs centaines de piastres et ses écuries contenant divers articles, s'élevant à un montant assez considérable, ont été aussi complètement détruites par les flammes.

M. Ludger Mirault a eu aussi la douleur de perdre son fils âgé de cinq ans, qui est demeuré enseveli sous les décombres, et qui a été retiré quelques instants après par les pompiers Renaud, Richard et St-Pierre.

Au moment où s'est déclaré l'incendie, Mad Mirault était allée en pèlerinage à Saint-Anne de Beaupré, et n'a appris que le matin suivant la triste et douloureuse nouvelle.

Les dommages sont évalués à $15,000. On croit que le feu a été mis par le jeune Mirault.

LA CONSOMPTION GUÉRIE.—Un ancien médecin, qui ne pratique plus maintenant, a eu en sa possession, grâce à un missionnaire des Indes Orientales, la formule d'un remède végétal fort simple pour la guérison prompte et permanente de la consomption, des bronchites, de la catarrhe, de l'asthme et des maux de gorge et des poumons et aussi pour la cure positive et radicale de la élibité nerveuse et de toute les douleurs nerveuses. Après avoir essayé les pouvoirs étonnants de guérison de ce remède dans des millers de cas, il crut de son devoir de le faire connaître à ses compatriotes malades. Poussé par ce motif et par le désir de soulager l'humanité souffrante, j'adresserai franc du port, à tous ceux qui le désirent, cette ordonnance en allemand, en français et en anglais, avec la direction voulue pour préparer ce remède et en faire usage. Envoyer par la malle avec un timbre, à l'adresse suivante : *W. A. Noyes*, 149, *Power's Block ochester, N. Y.*

Québec, 16 octobre 1884—1 an. 70

INCENDIE

On écrit de St-Georges, Beauce, que mardi après midi, vers une heure, le feu s'est déclaré dans la scierie de M. Louis Gendreau, laquelle a été complètement consumée ainsi que la manufacture de *bobines* de MM. Wright et Thorrop, la chaussée, plusieurs maisons construites pour les ouvriers, et la maison et la grange de M. B. Haggan.

Les flammes activées par une forte brise du sud-ouest, ont consumé en un instant toutes ces bâtisses et la plus grande partie de leur contenu.

C'est avec une grande peine qu'on a pu préserver les résidences de M. Gendreau et de M. Michael Cahill.

Les pertes se chiffrent par plusieurs mille piastres.

Il y avait dans ces moulins deux engins à vapeur.

EXPÉDITION DE CANONS

Deux des canons se chargeant par la culasse, récemmet reçus d'Angleterre à la citadelle, ont été expédiés de Québec au nord-Ouest.

—Des cures merveilleuses ont été opérées, dans tout le pays, par la Salsepareille d'Ayer. Les attestations sont à la disposition du public.

Feuilleton du *Journal des Campagnes*

Québec, 25 Juin 1885.—No 4

LE TEMOIN DU MEURTRE

(*Suite*)

—Mais, messieurs, poursuivit-il, si quelquefois le crime se trouve entouré de circonstances préparées à souhait pour le romancier et le dramaturge, il n'en est que plus obligatoire pour la justice de le dépouiller de tout intérêt étranger et de le montrer dans sa nudité hideuse. Il ne s'agit pas ici d'un forfait ordinaire, d'un homme assassinant un autre homme sur une grande route pour le voler. Le meurtrier est l'ami de la victime, il est son obligé. C'est pour se soustraire à l'obligation de restituer plus tard une somme généreusement prêtée, que l'accusé immola lâchement Louis le porte-balle. Et quel homme était-ce que cette victime ? Les débats vous l'ont appris. Louis était la probité, l'honneur même. Il vendait sans apreté, économisait sans avarice. Tout à l'heure, messieurs, et j'en suis profondément ému, sa fille est venue lever les derniers voiles du cœur de son père et du sien. Le colporteur rêvait d'unir Douce à Marcel.

Il arrive aux Ormes, trouve son ami soucieux, le questionne, apprend que son fils veut épouser une riche héritière, et, sans réfléchir, sachant que sa généreuse fille l'approuverait, il remet à Claude la dot de Douce afin que Marcel soit heureux. Mais à peine Claude a-t-il palpé cette somme que le démon de l'argent s'empare de lui, comme il s'était jadis saisi de Judas. Il rêve de s'approprier complétement les sept mille francs qu'on lui confie. Louis le quitte, Claude offre de le reconduire ; sur l'établi se trouvaient ses outils de sabotier, il en prend un au hasard et sort. Pendant le trajet, les deux hommes parlent sans doute amicalement, ils vont se séparer ; Claude serre dans sa main l'instrument mortel... Louis tombe, Louis expire, étendant les bras vers la Vierge au Chêne...

L'avocat général établit ensuite la complicité de Marcel. Bien qu'on ne pût prouver qu'il eût aidé à perpétrer le crime, on devait croire que sa visite aux Aubiers servait à lui ménager un alibi. Il termina son réquisitoire d'une façon violente :

—Soyons sans pitié pour ces deux misérables, dit-il comme ils ont été sans pitié pour le porte-balle ! Montrez-vous justes jusqu'à la sévérité. N'oubliez pas, messieurs, que les adversaires de la peine de mort sont en quelque sorte responsables des crimes des récidivistes !

En ce moment, on emporta Madeleine évanouie.

L'audience se trouva un moment suspendue.

Les conversations s'engagèrent.

En général, on jugeait le réquisitoire admirable.

Lorsque Antonin Leguével prit la parole, sa profonde émotion le servit mieux qu'un talent consommé. Il enleva son auditoire, sans chercher à le séduire. Le point sur lequel il s'appuya d'avantage dans sa défense fut un détail négligé par l'instruction et qui, selon lui, devait renfermer tout le secret de cette cause. On n'a pas oublié qu'un lambeau d'étoffe rougeâtre avait été trouvé dans la main crispée du porte-balle. Ce lambeau arraché au vêtement de l'assassin indiquait assez que la justice s'égarait dans son accusation. Le meurtrier avait disparu. Il avait assassiné le colporteur pour le voler. Déçu dans son attente puisque Louis venait de se dépouiller en faveur de Claude, ne trouvant rien dans les poches ni dans la ceinture de sa victime, il avait disparu sans laisser trace de son passage dans le pays. Le *parour* qui avait servi à commettre le meurtre avait été volé aux Trézek ou fortuitement trouvé. Enfin Antonin lutta pied à pied contre l'accusation, tenta de l'anéantir, en appela à la justice divine, comme à la pitié des hommes, et, au nom de toute la vie honorable des Trézek, demanda leur double acquittement.

Quand il eut fini Claude lui prit, les mains :

—Vous avez bravement parlé, monsieur, lui dit-il.

—Espérez, répondit l'avocat.

—Oui, monsieur, j'espérerais si les jurés prononçaient maintenant leur verdict ; mais le président va parler et refroidira l'émotion que vous avez fait naître.

Antonin soupira. Il sentait que Claude raisonnait juste. En effet, la parole calme et méthodique du président tomba comme une pluie glacée ; le résumé des débats renouvela le réquisitoire. Antonin jeta sur Claude un regard navré. Il le vit aussi tranquille qu'à l'ouverture de la séance.

Marcel, gagné par cette résignation ou écrasé par la fatigue, avait la même attitude.

Le jury se retira pour délibérer.

On emmena Claude et Marcel.

Encore une fois l'angoisse s'empara de la foule, une angoisse terrible, cruelle. La délibération se prolongeait.

Après une heure et demie, le jury rentra. Le président paraissait vivement impressionné, et ce fut d'une voix étouffée qu'il lut une déclaration par laquelle Claude et Marcel Trézek étaient reconnus coupables, avec admission de circonstances atténuantes.

Les accusés entendirent prononcer contre eux la peine des travaux forcés à perpétuité.

On leur demanda s'ils objectaient quelque chose contre l'application de la peine. Ils répondirent : " Non " d'une voix accablée.

Madeleine fendit la foule et se jeta dans les bras de son père. Douce s'avança lentement jusqu'à la table sur laquelle se trouvaient l'instrument du meurtre et les autres pièces à conviction.

Messieurs, dit-elle, cet outil sanglant et ce lambeau d'étoffe font partie de l'héritage de l'orpheline, me les refuserez-vous ?

—Non, mon enfant, répondit le président ; mais à quoi vous serviront-ils ?

—Peut-être à découvrir le véritable meurtrier, répondit Douce.

Et, du même pas rigide, la jeune fille descendit et regagna sa place. Mais quand elle vit les gendarmes saisir les Trézek pour les emmener, sa force faiblit, et, s'agenouillant devant Claude :

—Bénissez-moi, dit-elle.

—Va, ma fille, en paix avec Dieu et avec ta conscience !

—Adieu ! Douce ! dit Marcel d'une voix lente.

Antonin rejoignit les Trézek à la prison.

—Mes amis, dit-il, l'épreuve est horrible ; gardez bon courage, je ne vous abandonnerai pas. Puis-je par quelque chose alléger votre chagrin?

—Monsieur, répondit Claude, nous sommes innocents, obtenez qu'on ne nous envoie pas à Cayenne, cet exil-là serait la mort, et la vérité se fera un jour pour nous.

V

Douce suivit Musaraigne au village des Ormes. On nomma un tuteur à l'orpheline, et l'avocat des Trézek accepta cette charge paternelle. Les membres du jury, le soir même de la condamnation des Trézek, signèrent une pétition demandant le séjour de Brest pour ces malheureux. Cette prière fut exaucée. Antonin s'occupa de la fortune de Douce. Cette fortune était modeste : la maison de Closay, les sept mille francs remis à Claude et quelques marchandises.

A peine l'orpheline se fut-elle installée dans la chaumière de Musaraigne, qu'elle commença à exécuter un plan discuté avec M. Leguével. La maisonnette de la vieille femme, cachée dans un pli de terrain, s'apercevait à peine de la grande route. Le toit de paille se confondait avec les genêts, et les branches de deux vieux noyers dissimulaient les murailles.

Entre cette demeure peu solide, mal close, qui abritait la pauvresse depuis tant d'années, et le *Chêne à l'Image*, on ne comptait guère plus de deux kilomètres. Ce voisinage parut convenir à la jeune fille. Le chêne des Ormes est un de ces géants végétaux qui ont leur place au milieu des arbres types. Le châtaignier de Neucelles, celui de l'Etna, les platanes de Smyrne et de Cos, l'if de la Motte-Feuilly, l'orme de Brignolles, l'érable de Trons sont connus des voyageurs. Le chêne des Ormes méritait une égale célébrité. Quelle date assigner à sa naissance ? Les vieillards assuraient que, du temps de leur grand-père, le chêne était déjà le sujet de mainte légende. Les siècles avaient passé sur son front sans lui ôter sa couronne renaissante ; le tronc s'écroulait comme un monument miné par sa base. L'écorce seule soutenait les branches et le feuillage. Le propriétaire de l'arbre entretenait une sorte de charpente dans l'intérieur, afin de conserver longtemps encore cette merveille du pays. Depuis deux cents ans, au moins, la piété changeait l'arbre séculaire en chapelle. Une niche énorme abritait une statue de la Vierge. Cette statue naïvement sculptée respirait une grâce incomparable.

Le lendemain de son installation dans la chaumière de Musaraigne, Douce dit à son hôtesse :

—Je voudrais acheter le Chêne à l'Image.

—Et pour quelle raison, ma fille ?

—Je souhaite posséder le coin de terre où mon père fut frappé à mort.

—Cela est impossible, pauvre Douce ; le propriétaire de cet arbre est riche et vaniteux. C'est Rabot le meunier, il ne le céderait à aucun prix.

—J'irai lui parler.

—Garde-t'en bien ! Si tu veux réussir, il faut attendre d'occasion.

—Attendre ! dit Douce, attendre quand mes amis comptent les heures les minutes pour obtenir justice et consolation.

—Si les hommes agissent lentement répondit gravement Musaraigne, Dieu ne saurait les abandonner car tous deux sont d'honnêtes gens et de bons chrétiens.

—Est-ce que la douleur ne conduit pas au désespoir, Musaraigne ?

—Jamais quand on regarde la croix, ma fille !

—Vous parlez de patience, d'occasion... Si Rabot tient au chêne à l'Image, sur quel incident comptez-vous pour le décider à le vendre ?

—Rabot est souvent malade...

—Eh bien ?

—Quand la fièvre le mine, que de cruelles douleurs l'assaillent, il m'a plus d'une fois envoyé chercher inutilement.

—Et à l'avenir ? demanda Douce.

—J'irai, ma fille, répondit Musaraigne.

Comme le vieille femme achevait ces paroles, elle aperçut un enfant courant à toutes jambes.

—Tiens, dit-elle, voilà Cri-cri, c'est Dieu qui l'envoie.

L'enfant essoufflé s'arrêta devant la pauvresse, la saluant avec un respect superstitieux, et regardant Douce pour se donner du courage :

—C'est pour vous dire en vous disant, commença-t-il, que Rabot ne bouge pas plus que l'aile de son moulin quand il ne fait point de vent. Si c'était un effet de votre bonté de le venir voir.

—Le moulin n'est pas à ma porte répondit Musaraigne, et je n'ai plus mes jambes de quinze ans.

—Bricolle est dans le pré, objecta Cri-Cri.

—C'est égal, mon garçon dis à Rabot qu'il est assez riche pour mander un médecin ; je garde la clientèle des besoigneux.

—Rabot me battra, en m'accusant d'avoir mal fait sa commission.

—Allons, viens, garçonnet ! dit Musaraigne ; je ne veux pas qu'on te tourmente à cause de moi.

La vieille femme s'éloigna avec Cri-Cri.

Une demi-heure après, Musaraigne arrivait au moulin. Rabot, étendu sur son lit, poussait des cris inarticulés, mêlés de blasphèmes.

—Elle ne viendra pas ! murmurait-il ; cette cousine du diable me laissera mourir de douleur et de rage. Ah ! le feu de l'enfer ne doit pas consumer les damnés d'une façon plus terrible que ces souffrances me dévorent.

Le bruit des sabots de Cri-Cri résonna dans la cour.

Musaraigne parut, s'approcha du lit, et considéra le malade avec une commisération railleuse.

—Je souffre ! oh ! je souffre ! répéta le meunier.

—Je le vois, Rabot, la flamme coule dans vos veines, les nerfs se crispent, la tête brûle...

—Oui, c'est cela, Musaraigne ; guérissez-moi, et je vous compte cent écus.

—Il ne me faut pas d'argent ; j'exige seulement que vous me vendiez le pré de la Mare.

Y songez-vous ? Dans le pré de la Mare se trouve le Chêne à l'Image ; à aucun prix je ne le céderai. Le curé, l'abbé Rameau, a déjà voulu me l'acheter, afin d'en faire un lieu de pèlerinage, et j'ai refusé.

—N'en parlons plus ! dit Musaraigne, en s'éloignant du lit du malade. Adieu ! Meilleure santé je vous souhaite.

—Vous me quittez ! s'écria le meunier ; vous me quittez sans me donner de soulagement ?

—Puisque nous ne pouvons nous entendre...

—Musaraigne, vous pouvez me guérir, car Martin se trouvait dans un état plus grave que le mien, et il est tiré d'affaire.

Musaraigne secoua la tête.

—Voyez-vous, dit-elle, il y a mal et mal, remède et remède... Quand j'approchai du lit de Martin, je sentis en moi que je pouvais le guérir ; il avait confiance et moi bonne volonté Je voulus vaincre sa maladie, et j'en vins à bout. Martin est un homme doux et bon, amitieux pour moi... Vous, Rabot, vous me détestez, je le sens, au fond de votre âme, et ne venez à moi que par nécessité ; or, si le malade n'a ni confiance ni amitié pour le médecin, la cure est mauvaise.

— Je vous offre cent écus, répéta Rabot.

—J'accepte mieux un service qu'un salaire.

Musaraigne leva le loquet de la porte.

Rabot poussa un gémissement.

La pauvresse sortit avec lenteur et traversa la cour. Le meunier se tordait sur son lit, la sueur coulait de son front, ses os craquaient aux jointures.

—Rien à espérer, dit Rabot ; elle

me laisserait mourir comme un chien; mais vendre le chêne !

Une crise terrible lui fit pousser un hurlement de douleur, et, vaincu par la souffrance, il dit à Cri-Cri :

—Cours après Musaraigne, et ramène-la.

L'enfant rejoignit la pauvresse.

— Rabot vous prie de revenir, dit-il.

Quand Musaraigne se trouva près du meunier, elle lui demanda s'il pouvait écrire.

—Je ne crois pas ! répondit le malade.

—Alors, pourquoi me rappelez-vous ?

—Afin de vous engager ma parole.

—Vère ! le serment d'un agonisant est une méchante monnaie quand il a repris vie. Cri-Cri, cherche du papier et de l'encre...Redressez-vous, Rabot ; dans un instant vous serez mieux ; les affaires bien faites tranquillisent tout le monde.

Avec des efforts inouïs, le meunier écrivit une obligation de vente provisoire consentie à Douce.

Quand Musaraigne tint le papier, elle tira de sa poche un petit pot d'onguent et dit au meunier :

—Frottez les membres malades pendant un quart d'heure et vous vous trouverez soulagé. Je reviendrai demain.

Musaraigne courut chez le notaire fit dresser l'acte de vente et revint chez Rabot. Elle le trouva debout et guéri. La bonne santé dont il jouissait lui eût fait aisément oublier les tortures de la veille, et inspiré le souhait malhonnête de retirer sa parole, s'il n'eût pensé que la vieille femme avait aussi bien le pouvoir de lui rendre les douleurs que celui de les lui ôter. Il n'osa donc point refuser sa signature, et, à partir de cette heure, Douce devint légalement propriétaire du Chêne à l'Image.

Le soir, la jeune fille écrivit à M. Leguével.

La réponse de l'avocat se terminait par ces lignes : " A la fin de la semaine, mon ami Auguste Landier se rendra au village des Ormes et fera ce que vous désirez."

En effet, un samedi la voiture faisant le service des voyageurs s'arrêta devant l'auberge de Basile ; il en descendit un jeune homme de vingt-cinq ans qui, après avoir déjeuné, prit un album sous son bras et s'informa de la demeure de Musaraigne.

—J'y vas, monsieur ! dit une voix d'enfant, si vous voulez marcher quant et moi.

Chemin faisant, le peintre et son guide entamèrent l'entretien.

—Où demeures-tu ? demanda l'artiste.

—Chez Rabot le meunier.

—Tu te nommes ?

—Cri-Cri, pour vous servir ; c'est pas trop un nom de chrétien ; mais dans les sillons on trouve une petite bête qui s'appelle comme cela... Elle ne fait de mal à personne et n'exige pas grand'chose pour vivre... On me ramassa un matin dans les champs entre des épis et des bluets, et on m'appela Cri-Cri... une pauvre femme du village m'apporta dans son tablier et m'éleva au milieu de ses cinq enfants... Dès que j'ai pu travailler, je me suis mis au service de Rabot. Il ne fait pas trop bon chez lui, mais je gagne du pain et des sabots.

—Tu connais Musaraigne ?

—Oui, répondit l'enfant d'un voix craintive.

—Elle est bonne pour toi ?

—Pour moi et pour d'aucuns ; n'empêche qu'on ne l'aucuse d'avoir des accointances avec l'Esprit malin, et que je ne m'épeure quand j'entre à la masure, dans la crainte de voir un crapaud habillé de vert sur la table, et proche de la cheminée le balai qui lui sert pour se rendre au sabbat.

Auguste Landier ne put s'empêcher de rire.

—Voilà Douce, reprit l'enfant, la fille du porte-balle.

La jeune fille était assise sur le tronc d'arbre où, plusieurs mois auparavant, avaient pris place les assassins de Louis. En voyant le jeune étranger, elle devina qu'il était l'ami de M. Leguével.

—Je me rends à vos ordres, lui dit l'artiste.

—Merci, monsieur, répondit Douce Voici ce que je souhaite de vous. Regardez cet arbre là-bas...On l'appelle le Chêne à l'Image. Jadis de pieux pèlerins s'asseyaient sous son ombre ; les curieux y viennent aujourd'hui...Sur la route...en face...là dit la jeune fille en traversant le chemin, mon père est tombé sous l'arme d'un meurtrier...Il tomba la face tournée vers le ciel, le bras gauche étendu du côté du Chêne à l'Image. Je souhaite, monsieur, que vous reproduisiez ce paysage, et que vous y ajoutiez le cadavre de mon père, dans la position que je viens de vous décrire...

—Je vous obéirai, mademoiselle ; mais ne craignez-vous pas que ce dessin vous rappelle trop souvent un irréparable malheur ?

—Peut-être m'aidera-t-il à en prévenir un autre, monsieur.

Auguste Landier s'assit, ouvrit son album et commença son dessin ; au bout de trois heures il était terminé.

L'artiste le tendit à Douce.

—Cela est fort bien, dit-elle ; maintenant je souhaite que ce dessin soit tiré à des milliers d'exemplaires.

—Que comptez-vous donc faire ? demanda Auguste Landier.

—Les vendre, répondit Douce avec calme.

—Les vendre vous ?

—Moi dans les foires, dans les marchés. La fille de Louis le porte-balle offrira aux chalands l'image du chêne au pied duquel on assassina son père.

Laudier regarda Douce avec une triste surprise, et répondit froidement :

—Vous aurez prochainement des épreuves.

La journée s'avançait, l'artiste allait prendre congé de la fille du porte-balle, quand Musaraigne parut. Elle salua le jeune homme et lui offrit de se reposer dans sa maison.

M. Landier accepta. Tous trois se dirigèrent vers la cabane. Les apprêts pu repas ne furent pas longs. Musaraigne saisit une poule noire et la saigna sans pitié. Pendant que Douce dressait le couvert, l'artiste inventoriait la musure. Elle renfermait deux pièces ; la première s'ouvrait sur le courtil ; la seconde donnait sur un petit potager. Le lit de Musaraigne occupait un des angles de la salle ; au pied du lit était un coffre ; en face, un dressoir chargé de vaisselle à fleurs. Sur la haute cheminée, un crucifix étendait les bras. Ce qui donnait à cette pièce un aspect bizarre, c'étaient les paquets d'herbes sèches pendus au plafond ; les peaux de coleuvres et de crapauds clouées le long des murs ; les chouettes empaillées se balançant aux solives ; les couronnes de verveine, les bouquets de gui accrochés dans les coins.

Le jeune peintre ne put résister au désir de reproduire cette intérieur étrange, et achevait son croquis, quand Musaraigne rentra, tenant à la main une salade qu'elle venait de cueillir. Deux coups de crayon donnèrent au jeune homme la silhouette de la pauvresse et la forme svelte de Douce apparut vaguement dans l'ombre du lit clos. Le repas fut simple et court, l'adieu cordial ; le soir même Auguste rentra chez Basile. Il essaya de faire causer le cabaretier sur le drame de l'Image du Chêne, sur la fille du porte-balle et sur Musaraigne, mais le cabaretier se tint sur la défensive et répondit par monosyllabes.

—Une fière tête de coquin ! murmura Auguste Landier, en observant l'aubergiste.

Le lendemain, il s'occupait de faire lithographier le dessin du chêne et le portrait du malheureux Louis.

Ce fut Madeleine qui porta aux Ormes le paquet des sinistres images. Aux questions que lui adressa son amie, Douce se contenta de répondre :

—Je n'ai point de plan tracé à l'avance, et j'attendrai l'inspiration de chaque heure...Ton père et ton frère sont au bagne...Mon père est mort assassiné ! Il faut que je découvre le meurtrier de mon père et que je réhabilite Claude et Marcel.

Le soir, Musaraigne demandait à Douce :

—Quand pars-tu ?

—Demain, répondit la jeune fille.

—Et nous nous reverrons...?

—Le 13 de chaque mois.

Musaraigne pressa la jeune fille sur sa poitrine.

—Je crois qu'il vous fallait une enfant dit Douce, et l'orpheline trouve en vous une seconde mère !

VI

La journée s'avançait, journée torride pendant laquelle la nature entière paraissait languir. L'arbre demandait la pluie la terre la fraîcheur ; les animaux épars dans la campagne, accroupis et le mufle à terre, appelaient vainement un souffle. Les travailleurs suant sous le labeur s'arrêtaient pour essuyer leur visage. Les robustes filles, le front caché sous un chapeau de paille, la taille serrée par un mouchoir à carreaux comme par une ceinture, haletaient, courbées vers le sillon. L'excessive chaleur faisait redouter un orage ; fermiers, valets et métayers se hâtaient de terminer la besogne.

Tout à coup, une jeune fille poussa un cri de terreur en voyant accourir un chien la langue pendante, le poil hérissé, quêtant, demandant, tout en peine, et qui paraissait aussi furieux qu'affamé. A cette époque de l'année, la terreur des chiens enragés est grande. Celui-là, bien qu'il ne présentât aucun des signes distinctifs de l'hydrophobie, inspira cependant une crainte si grande à la moissonneuse qu'elle courut se jeter dans les bras de son frère en s'écriant:

—Un chien enragé ! un chien enragé !

En un instant l'alarme fut donnée.

Les travailleurs s'arment de fourches, de faucilles : le chien effaré se jette au milieu du groupe et s'enferre dans les branches aiguës d'une fourche. Il pousse un hurlement de douleur auquel semble de loin répondre un gri d'angoisse. Les hommes s'acharnent après leur victime ; elle tente vainement d'échapper à ses bourreaux ; blessée et saignante, elle fuit, laissant après elle un sillon rouge sur la paille fraichement coupée. Mais le chien que l'on redoute doit être abattu. On le rejoint, il cesse de se défendre ; ses regards mourants se tournent du côté de la route et s'arrêtent sur un vieillard chancelant qui, d'une voix plaintive, appelle :

—Fido ! mon bon Fido !

Mais Fido, qui tente de se soulever pour répondre à cet accent connu reçoit à la fois un coup de faucille qui lui coupe profondément une patte de derrière, et un coup de bâton qui lui brise à moitié le crâne. Il retombe sur le sol et ne bouge plus.

—Fido ! Fido ! répète le vieillard.

—C'est drôle tout de même, dit un paysan, un chien dont le maître est ivrogne, mourir de la rage !

Mais une des moissonneuses, s'approchant de la lisière du champ, répond au jeune valet :

—Vous devriez rougir, Noël, de suspecter les gens sans les connaître, ce pauvre homme est aveugle.

—Aveugle ? mais alors, c'est un chien que l'on vient de martyriser...

—Claudine, s'écria la première moissonneuse, allez vers le vieillard, amenez-le ici...

La jeune femme courut vers le vieillard.

—Venez, lui dit-elle vous avez besoin de repos, et vous partagerez notre dîner.

—Avez-vous vu mon chien ? demanda l'aveugle.

La moisonneuse évita de répondre.

—Quelle chaleur ! dit-elle, et combien vous devez avoir de peine à trouver du pain le long de la route.

—Oui, bonne gens ! Et cependant j'en reçois assez pour moi et pour Fido... La corde qui le tenait s'est cassée, il avait soif, et il est parti en avant... Je l'appelle depuis une heure... C'est que Fido, voyez-vous n'est pas une bête ordinaire, mais une créature dont l'instinct ressemble à l'intelligence du cœur. Fido ! Fido ! répéta le vieillard.

Guidé par Claudine, il entra dans le champ.

Les hommes et les femmes, tout à l'heure furieux et altérés du sang de la malheureuse bête, demeuraient attristés et contraints.

Claudine fit asseoir l'aveugle, lui apporta du cidre, lui tailla un chanteau de pain, sur lequel elle étendit une tranche de lard, puis elle l'invita à dîner.

Le vieillard coupa la moitié de son pain et le mit de côté.

—C'est pour Fido, dit-il doucement.

En ce moment la misérable bête, saignante et blessée, mais qui respirait encore, poussa un gémissement si plaintif que l'aveugle se leva tout droit, comme mû par un ressort :

—Fido ! s'écria-t-il, Fido !

Ses mains tremblantes frappèrent ses genoux par un geste d'appel affectueux ; un gémissement plus douloureux lui répondit :

Le visage de l'aveugle exprima une horrible douleur, puis éclatant :

—qui a blessé mon chien ? demanda-t-il.

La plus jeune des moissonneuses prit l'animal expirant dans son tablier, et l'apporta au vieillard.

—Pardonnez-nous ! dit-elle, pardonnez-leur à tous, ils ont vu un chien sans maître, un chien errant, et...

—Ah ! fit le malheureux homme, on a traité Fido en chien enragé... Bonne bête ! fidèle et bonne bête... Si vous saviez comme Fido m'aimait.. l'avoir assommé, lui ! qui me léchait les mains, il y a une heure à peine... Si j'avais des yeux, je laverais, je banderais ses plaies..., on le sauverait peut-être... Vous me paraissez devoir être compatissante, jeune fille car vous avez la voix douce. Voulez-vous m'aider à soigner Fido ?

La moissonneuse alla quérir de l'eau et lava les blessures du chien ; elle les banda ensuite avec des mouchoirs. Mais elle agissait plus pour consoler l'aveugle que dans l'espoir de sauver la pauvre bête. Du reste, chacun lui venait en aide. On regrettait la précipitation avec laquelle on avait agi. Le vieillard se lamentait et se demandait ce qu'il allait devenir. Le chien gémissait sur ses genoux. Claudine et la jeune moissonneuse restaient assises près de lui.

Ecoutez, dit celle-ci, si vous n'avez pas de but dans vos voyages, je vous conduirai chez une femme qui guérira Fido.

—Mon chemin n'a pas de but... Je cherche mon pain de chaque jour et l'abri de chaque nuit...Je ferais

vingt lieues à pieds, afin de chercher un soulagement pour Fido.

—Vous recevrez l'hospitalité dans la ferme voisine, où j'ai été employée pour le temps de la moisson, on rentre les gerbes demain, je serai libre, et...

La jeune fille n'acheva pas, elle considérait d'un œil effaré le vêtement de l'aveugle.

C'était une sorte de houppelande d'un brun rougeâge, sur laquelle tranchait crûment une pièce de drap noir de forme irrégulière. La moissonneuse porta la main à un cordon entourant son cou, tira un cachet de sa poitrine, l'ouvrit, en sortit un morceau d'étoffe de même nuance que le vêtement de l'aveugle et poussa un cri mêlé de surprise et d'effroi.

Puis brusquement, à l'aide de son couteau, elle se mit à découdre le morceau de drap noir ; quand il fut enlevé, elle constata qu'il manquait un lambeau à la houppelande, et en rapprochant celui qu'elle tenait d'ordinaire enfermé dans son sachet, elle vit qu'elle possédait bien réellement le morceau déchiré au vêtement de l'aveugle.

Quand elle renferma dans le sachet la triste relique qu'elle y gardait, elle tremblait convulsivement.

—Mon ami, dit-elle au vieillard, de façon à n'être entendue que de lui, non-seulement je vous promets de vous conduire près de la femme qui sauvera Fido, mais encore je vous secourrai autant que je le puis dans votre misère, si j'apprends d'où vient l'habit que vous portez.

—On me l'a donné, répondit le vieillard avec douceur. Il y a des bonnes gens dans le monde, de bien bonnes gens. Je me trouvais dans un petit village...

—Qui s'appelle ? demanda la moissonneuse.

—Attendez... Fouillenbois ; oui, Fouillenbois... La nuit venait, j'avait faim, mon chien paraissait las. Je traversais la rue du village ; tout à coup une petite fille s'écrie : "—Oh! père un aveugle et un caniche... Veux-tu me permettre de faire comme du temps de maman, et de donner mon dîner au pauvre ? " J'entendis un baiser résonner sur la joue de l'enfant, puis une voix amicale me dit : " —Partagez notre repas, et dormez chez nous. " L'enfant saisit ma main et j'entrai.—" Asseyez-vous me dit mon hôte, la Blondine s'occupe du souper... Elle n'a que dix ans et déjà elle travaille comme une vraie ménagère ; elle a préparé toute seule la soupe au lard. C'est une vraie bénédiction que ma Blondine." Je ne voyais pas la petite fille, mais je l'écoutais aller et venir doucement. Quand le souper fut prêt, elle porta la soupière sur la table, puis remplissant une écuelle, elle la tendit à Fido...— " Mange, dit-elle, tu es une bonne bête, et les hommes doivent t'aimer... " Je passai la soirée avec le tailleur et sa fille ; je dormis dans la chambre de sa femme qu'il avait perdue, et dont il parlait avec religion ; je me levai au jour, mais pas assez vite pour devancer Blondine. On était à la fin de septembre, les nuits devenaient fraîches ; l'enfant, voyant que je tremblais un peu sous ma blouse de toile, jeta un fagot dans la cheminée, puis s'adressant à son père qui tirait déjà l'aiguille :— " Père, dit-elle, le pauvre a froid... l'hiver approche, si tu lui donnais la houppelande rouge, tu sais... Blondine fut encore payée de son conseil par un baiser. Quand je me levai pour partir, le tailleur me tendit ce vêtement. Je bénis mille fois le brave homme, j'embrassai Blondine et je quittai Fouillenbois ; il y a huit mois de cela...

—Huit mois ! répéta la moissonneusse. Voulez-vous revenir avec mois à Fouillenbois ?

—Volontiers, mais...

—Vous tenez peut-être le secret de toute ma vie.

La moissonneuse se leva, parla bas à Claudine, puis elle revint vers l'aveugle, dont elle prit la main, plaça Fido dans son tablier, et suivit le char plein de gerbes qui portait dans la grange les trésors de l'année.

A la campagne, mais surtout à l'époque de la moisson, l'hospitalité des fermes est ample et cordiale. Mathurin, maître de la métairie, fit donc bon accueil à l'aveugle. Après le repas, il prit dans l'armoire un sac d'écus.

—Mes enfants, dit-il, les blés sont rentrés ; ils sont beaux et pleins ; je vais vous payer tous, vous remerciant de vos bons services, et vous retenant pour le battage si vous le pouvez, même pour la fenaison prochaine.

Chaque journalier s'approcha pour recevoir son salaire.

Quand les comptes furent réglés, Mathurin fit apporter deux cruches de cidre, exigeant qu'on les vidât à sa santé. Une seule personne ne tendit point son verre, ce fut la moissonneuse qui, la première, était allée au secours de l'aveugle.

—Avant de nous séparer, mes amis dit-elle aux journaliers, permettez-moi de vous adresser une prière... Achetez une image à la pauvre fille.

Elle dénoua un petit paquet et étala sur la table des images sinistres, en répétant :

—Achetez le dessin fidèle du Chêne et le véridique portrait de Louis le porte-balle.

Il se fit dans la salle un silence de mort.

La jeune fille promena autour d'elle un regard perçant, et parut scruter toutes les physionomies, mais elle ne vit que d'honnêtes et paisibles figures.

Mathurin s'avança le premier, prit une gravure et laissa quarante sous sur la table. Chaque travailleur en acheta une, la payant plus ou moins; puis on adressa à la jeune fille quelques paroles de commisération et de sympathie.

Douce partagea le lit de Claudine, et dut lui apprendre dans ses moindres détails la mort de Louis, la condamnation des Trézek.

Le lendemain, l'aveugle et l'orpheline quittèrent la ferme.

—Revenez-vous ! fut le dernier mot de Mathurin.

—Je reviendrai, répondit Douce.

Deux jours après, l'aveugle et la jeune fille s'asseyaient sous le Chêne à l'Image, et bientôt une vieille femme parut.

—Musaraigne ! dit Douce les bras tendus.

Il ne fallut pas longtemps à la pauvresse pour voir quels soins demandait Fido ; elle ôta les premiers bandages, lia des éclisses aux pattes blessées, frotta les blessures avec son onguent, et promit de le sauver. Le vieillard se coucha dans le fenil, et les deux femmes restèrent seules.

La jeune fille raconta l'épisode de l'habit, et annonça son intention de partir pour Fouillenbois.

—Il y a du nouveau ici, dit Musaraigne, Chérau court à sa ruine... Le cabaret de Basile est remis à neuf on a fait venir des meubles de Vitré. Il se passera ici avant peu, quelque chose dont s'étonneront bien des gens...Pars pour Fouillenbois, quête, cherche la piste, je travaille ici à la même œuvre, et pour l'accomplir, ce n'est pas trop de notre zèle à toutes deux.

(à continuer)

Le baron Von Manteufel

Vienne, 19.—Les restes du Baron Von Manteuffel seront transportés aujourd'hui à Berlin et de là au caveau de la famille au château Topper.

Une lettre du général de Charette

—

Notre ami, M. Charles Trudelle, ancien président général de l'Union Allet et député-régistrateur de cette ville, a reçu la lettre suivante que tous les zouaves liront avec intérêt. On verra que le général n'oublie pas le Canada. Il est à espérer que Québec se fera représenter au moins par un zouave à ces noces d'argent et qu'on trouvera moyen de se rendre à la gracieuse invitation du héros de Patay.

LA BASSE-MOTTE, CHATEAU-NEUF,
(Ille et-Vilaine.

Mon cher ami,

Le régiment a été fondé en 1860—nous voici en 1885—il a 25 ans—et nous ne pouvons laisser passer sans les célébrer nos noces d'argent.

Je vous convie donc à la Basse-Motte, pour le 28 juillet, et je suis heureux de vous annoncer qu'un illustre personnage veut bien nous faire le grand honneur de présider cette fête de famille.

Je fais appel à tous nos amis Français, Belges, Hollandais, Italiens, Canadiens. Venez, je compte sur vous.

Oui, mon cher ami, je compte sur vous, car la fête serait manquée si vous ne veniez pas !

Je sais que c'est un long et dispendieux voyage, mais n'y aurait-il pas parmi vous un camarade, que ses affaires appelleraient en France ! Mais si le cas ne se présentait pas.... Eh bien.... un chef, car comme président de l'Union Allet vous avez tous les soucis du commandement des Zouaves Canadiens. Il faut donc que nous puissions parler à cœur ouvert..... Notre cœur de zouave est grand mais notre bourse.....l'est moins.—Or je tiens tellement à ce que les Canadiens soient représentés à cette fête de famille qu'au besoin, je me chargerai de trouver les *subsides de la guerre !*

Mettez-vous donc en campagne, et envoyez-moi un Zouave !

J'ai écrit à l'abbé Moreau, Laroque, Drolet, Renaud, et je vous envoie quelques circulaires pour que vous puissiez les distribuer !.....

.....

Je ne vous dis pas adieu mais bien au revoir, et je vous embrasse bien fort.

CHARETTE.

Une experience par plusieurs

—

Ayant supporté tant de souffrances par suite d'indigestion, que je fus sur le point de perdre la vie !

Mes douleurs se faisaient toujours sentir après avoir pris de la nourriture,

cependant légère
et digestive ;

Pendant deux ou trois heures j'éprouvais des souffrances quelquefois insupportables

Et le seul moyen de me procurer
Du soulagement !

Etait de réjeter tout ce que mon estomac contenait ! ! Personne ne peut concevoir les douleurs que j'avais à endurer jusqu'au dernier moment. La maladie fut telle que pendant t ois semaines je fus obligé de garder le lit, et je ne pouvais rien manger ! !

Mes souffrances devinrent tellement atroces que je fis appeler deux médecins pour me donner quelque chose qui put arrêter mes douleurs.

Leurs soins ne me firent aucun bien.

Enfin, j'avais beaucoup entendu parler de vos Amers de houblons ! et je pris la détermination d'en faire l'essai.

Je m'en procurai une bouteille, dans quatre heures, j'en absorbé le contenu !

Le jour suivant, je sortis du lit, et je n'ai jamais été, une seule heure depuis, malade de cette maladie.

Je l'ai recommandé à des centaines d'autres. Vous n'avez pas de meilleur avocat que moi.

GEO. KENDALL, ALLSTON, Boston.
A bas la cruauté. Mass.

Vous souffrez et vous laissez souffrir votre famille quand vous pouvez empêcher la maladie et la guérir si facilement avec les Amers de houblon ! ! !

☞Les véritables Amers de Houblon portent une grappe de Houblon vert sur l'étiquette blanche. Ne faites usage d'aucune de ces drogues malsaines dont le nom contient les mots " Houblon " ou " Houblons."

Le clergé français

Paris, 10.—La Chambre des Députés a refusé, par un vote de 196 contre 120, d'exempter les prêtres du service dans les réserves de l'armée.

SCROFULES.

Les **Scrofules** et toutes les maladies scrofuleuses, telles que **Ulcères, Plaies, Érysipèles, Eczéma, Pustules, Impétigo, Tumeurs, Charbon, Furoncles, Clous,** et **Éruptions de la Peau,** sont le résultat direct de l'impureté du sang.

Depuis plus de quarante ans, la SALSEPAREILLE D'AYER est reconnue comme l'agent le plus puissant pour le purifier. Elle délivre le système de toute humeur malsaine, enrichit et fortifie le sang, expulse toute trace de traitement mercuriel, se montre en un mot l'ennemi redoutable et irrésistible de toutes les maladies scrofuleuses.

Une Guérison Récente d'Ulcères Scrofuleux.

"Il y a quelques mois, j'étais affligé d'ulcères scrofuleux aux jambes. Elles étaient *enflées et enflamées, et les plaies déchargeaient* des quantités de matières putrides. J'employai sans succès une grande variété de remèdes. En dernier ressort j'eus recours à la SALSEPAREILLE D'AYER et le résultat obtenu fut des plus satisfaisants, mes ulcères ont disparu, et ma santé s'est grandement améliorée. Je vous suis très reconnaissant pour le bien que votre médecine m'a fait.

Je suis, avec respect,
MRS. ANN O'BRIAN."
148 Sullivan St., New York, 24 Juin, 1882.

☞ **Toutes les personnes intéressées sont invitées à se rendre chez Madame O'Brian.**

L'écrivain bien connu du *Boston Herald*, MR. B. W. BALL, de *Rochester, N.H.*, écrit en date du 7 Juin, 1882:

"Souffrant cruellement de l'**Eczéma** pendant des années, et ne pouvant trouver de soulagement dans aucun remède, je me servis de la SALSEPAREILLE D'AYER, et au bout de trois mois j'obtins une guérison complète. Je la considère comme un remède très précieux pour toutes les maladies du sang."

La Salsepareille d'Ayer

stimule et règle l'action des organes digestifs et assimulatifs, renouvelle et fortifie les forces vitales, et guérit promptement les **Rhumatismes, la Névralgie, la Goutte Rhumatismale,** les **Catarrhes,** la **Débilité Générale,** et toutes les maladies produites par un sang appauvri et corrumpu, et par une vitalité affaiblie.

Elle est incontestablement le remède le plus économique, tant par la force concentrée que par l'énergie puissante qu'elle exerce sur la maladie.

PRÉPARÉE PAR LE
Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.
En vente dans toutes les Pharmacies ; prix $1, six flacons pour $5.

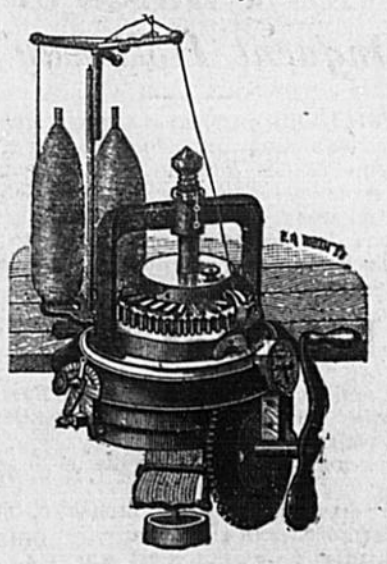
LA COMPAGNIE DE MACHINES A TRICOTER DE TORONTO.

FABRICANTS DE MACHINES A TRICOTER

"ECLIPSE,"

116, RUE BAY.

Chaque machine est garantie.



Un enfant peut la faire fonctionner.

UEN machine à tricoter ECLIPSE paiera dans toute famille. Après avoir pourvu aux besoins de la famille, on peut tricoter pour les voisins ou pour le commerce. On ne peut faire un meilleure usage de ses heures de loisir. *Un jeune homme ou une fille peut gagner de* $1.50 *à* $2 00 *par jour avec l'ECLIPSE.* Les MARCHANDS peuvent fabriquer toute la bonneterie, foulards, mitaines, tuques, etc., dont ils ont besoin dans leur commerce pendant toute la saison, et de la sorte tenir leurs commis constamment employés. Les FERMIERS peuvent convertir leur laine en différentes sortes de marchandises et réaliser 400 pour cent de plus sur la laine qu'ils produisent. *La seule machine à tricoter parfaite* en est une qui possède un mécanisme (ribber) simple et sûr pour faire les côtes. L'appareil de ce *ribber* diffère des autres presque sous tous les rapports, et les juges compétents l'ont proclamé comme parfait. *L'ECLIPSE est la seule machine propre à l'usage de la famille.* 91

Quebec, 8 avril 1885—1an1fps.

CE JOURNAL peut être trouvé sur la file au bureau d'annonce de journaux de GEO. P. ROWELL & CIE. (10, rue Spruce) où l'on peut passer des contrats d'annonces pour ce journal à New-York.

Québec, 25 m[illegible] 1880. 497

Avantages Extraordinaires

Au Bon Marche,

Coin des rues St-Jean et Collins,

HAUTE-VILLE.

—:o:—

LA crise commerciale que nous subissons maintenant, étant la cause d'une grande dépression dans le prix des marchandises, je désire informer les acheteurs, que les effets ci-dessous mentionnés ont été achetés à un escompte considérable, pour de l'argent comptant ; et seront vendus à un BON MARCHÉ exceptionnel.

Indiennes de toutes sortes, depuis		8c.
Etoffes à Robes de toutes sortes,		10c. et plus
Cachemire français, tout laine		47c. «
Soie Gros-Grain (Job.)	1.00 valant	1.30
« Ottoman, broché	1.60 «	3.25
« « unie	1.50 «	2.00
Entoucas		25c. et plus

PARASOLS, UNE GRANDE VARIETE.

Franges et ornements en chenille, broderies, depuis 3c. jusqu'à 2,50.
Gants en kid, en soie, en fil, en coton, etc., etc.
Corsets de tous genres, depuis 50 cts.
Tweeds tout laine, 50c. valant 70c.
« importé, 90c. « 1,20
« « pour pantalon, un choix considérable.
Serges, 75, 95, 1,30, 1.50, 1.95, 2.40, 3.00, valant 30 0/0 de plus.
Habillements en Tweed tout laine, faits sur commandes, 7.50.
Un lot considérable de Bas, pour Dames et Enfants.
Chaussettes, Bretelles, Cols, Chemises, Poignets, Cravates, le plus beau choix ; Caleçons e Camisoles en coton et merino, à moitié prix.
Enfin, un assortiment varié des marchandises les plus nouvelles vendus à des prix sans précédent.
Venez voir, et vous assurer vous-mêmes que c'est une occasion unique de faire vos achats pour la saison, à meilleur marché que partout ailleurs.
Un seul prix, et les marchandises marquées en chiffres.

Au Bon Marché,
Haute-Ville,
N. Garneau.

Québec, 2 mai 1885—1 an. 194

LA PLUS GRANDE MERVEILLE DU TEMPS MODERNE



Les Pilules et *Onguent Holloway !*

LES PILULES purifient le sang, et guérissent tous les dérangements du foie, de l'estomac, des reins et des intestins. Elles donnent la force et la santé aux constitutions débiles, et sont d'un secours inappréciable dans les indispositions des personnes du sexe de tout âge Pour les enfants et les vieillards, elles sont d'un prix inestimable.

L'ONGUENT

est un remède infaillible pour les douleurs dans les jambes, la poitrine, pour les vieilles blessures, plaies et ulcères.

Il est excellent pour la goutte et le rhumatisme,

Pour les maux de gorge, bronchite, rhumes, toux, excroissances glanduleuses, et pour toutes les maladies de la peau, il est sans rival.

Manufacturé seulement à l'établissement du professeur HOLLOWAY, 533, RUE OXFORD, LONDRES, et vendu à raison de 1s. 1½d., 2s. 9d., 11s. 22s., et 33s. chaque boîte et pot, et au Canada à 36 cents, 90 cents et $1.50, et les plus grandes dimensions en proportion.

AVERTISSEMENTS.—Je n'ai pas d'agents aux Etats-Unis, et mes remèdes ne sont pas vendus dans ce pays. Les acheteurs devront alors faire attention à l'étiquette sur les pots et les boîtes. Si l'adresse n'est pas 533, OXFORD STREET, LONDRES, il y a falsification.

Les marques de commerce de mes remède sont enregistrées à Ottawa et à Washington.

Signé : THOMAS HOLLOWAY,
533, Oxford Street, London.

Québec, 2 novembre 1881—1 an. C

P. T. LEGARE

ENTREPOT

d'Instruments Aratoires

461, Rue St-Valier,

ST-SAUVEUR, QUEBEC.

Québce, 30 avril 885—4m. 190

$500 *de récompense !*

NOUS paierons la récompense ci-dessus pour chaque cas de maladie du foie, dyspepsie, mal de tête, indigestion, constipation que nous ne pourrons pas guérir avec les pilules végétales pour le foie du Dr West, lorsque l'on aura suivi exactement les prescriptions. Ces pilules sont purement végétales et donnent toujours satisfaction. Elles sont recouvertes avec du sucre et en grandes boîtes contenant 30 pilules ; prix 25 CENTS. A vendre chez tous les pharmaciens. Défiez-vous des contre-façons et des imitations. Les véritables sont faites seulement par JOHN C. WEST & CIE, fabricants de pilules, 81 et 83, rue King Est, Toronto, Ont. Un paquet d'essai sera envoyé gratis par la malle sur réception d'un timbre de 3 cents.

En vente par J. J. Veldon, 120, rue St-Joseph, Québec.



LA SANTÉ EST LA RICHESSE

Le traitement du docteur J. C. WEST pour les nerfs et le cerveau est un spécifique sûr contre l'hystérie, les étourdissements, les convulsions, les accès, les névralgies nerveuses, les maux de tête, l'affaiblissement des nerfs causés par l'usage de l'alcool, ou du tabac, affaiblissement du corps, de l'esprit, ramollissement du cerveau, conduisant à la folie, à la décrépitude et à la mort, vieillesse prématurée, stérilité, et toutes maladies causées par un excès de travail de l'esprit, ainsi que tout excès de tout autre genre.

Chaque boîte contient des remèdes pour un mois. Un dollar par boîte, ou six boîtes pour cinq dollars ; envoyées par la malle, sur réception du prix. Nous garantissons que six boîtes guériront tous les cas. Avec chaque commande que nous recevrons pour six boîtes, accompagnées de cinq dollars, nous expédions à l'acheteur la garantie écrite que nous lui remettrons son argent, si le traitement n'opère pas une guérison. Les garanties seront données par

J. J. VELDON,

Pharmacien, 120, rue St Joseph, Québec, seul agent autorisé pour la vente de ces remèdes.

Québec, 6 décembre 1884—1an. 100

MARCHES DE QUEBEC.

Farine et Grains.

Québec, 19 juin 1885.

Farine.—Sup. extra, baril, 196..	$4.80	*a*	5,00
Extra	4.65	*a*	4.75
Forte pour boulanger	5.00	*a*	5.40
Extra du printemps	4.45	*a*	4.60
Superfine No. 2	4.25	*a*	4.40
Fine	4.10	*a*	4.25
Fines en poches, de 100 livres	2.30	*a*	2.50
" de seigle en quart	0.00	*a*	0.00
" Maïs ou blé d'Inde blanc, par 200 livres	3,40	*a*	3 45
" Maïs ou blé d'Inde jaune, par 200 livres	3.20	*a*	3.03

ORGUES-HARMONIUMS
DOMINION,

—FABRIQUÉS SPÉCIALEMENT POUR—

L. E. N. PRATTE

—: PAR LA :—

Compagnie d'Orgues et de Pianos Dominion, Bowmanville, Ont,

pour l'usage des Eglises et des chappelles de communautés, d'après des devis particuliers et autres que ceux du catalogue garantis pour 5 ans, et surpassant en RICHESSE, en PUISSANCE et en SUAVITÉ DE SON les meilleurs instruments de fabrique étrangère. PRIX, de $50 à $1200.

Les plus éminents Organistes du pays recommandent les Orgues-Harmoniums " *Dominion.*"

Orgues d'Eglise, Orgues à 2 Claviers, Orgues à Pedales, Orgues d'Etude, Orgues de Salon

La supériorité des Orgues-Harmoniums " DOMINION " a été universellement reconnue par LES PLUS GRANDES DISTINCTIONS et les *premiers* PRIX partout où ils ont été exhibés.

TORONTO, 1880. Médaille et Diplôme d'Honneur. — TORONTO, 1881. Médaille et Diplôme d'Honneur.

TORONTO, 1878. Médaille d'Or. — TORONTO, 1870. Deux premiers prix !

PHILADELPHIE 1876. Médaille Internationale et Diplôme d'Honneur.

SYDNEY, AUSTRALIE, 1877. Premier Prix, Médaille Internationale et Diplôme d'Honneur.



PARIS, FRANCE, 1878. Médaille Internationale et Diplôme d'Honneur. — LONDON, 1876. *PREMIER PRIX !*

HAMILTON, 1877. *PREMIERS PRIX !* — BRANTFORD, 1878. Premier Prix !

MONTREAL, 1880. Premier Prix et deux Diplômes d'Honneur. — MONTREAL, 1881-82. Pas exhibés.

Et au-dela de 50 premiers prix !

Aux expositions dans différetnes parties du monde.

Satisfaction garantie et conditions faciles !

Prix aussi bas que le permet la qualité supérieure des instruments. Toujours en magasins, L'ASSORTIMENT LE PLUS CONSIDERABLE ET LE PLUS VARIÉ QU'IL Y AIT EN CANADA. Commandes par la Poste et autres remplies avec diligence.

CATALOGUES ILLUSTRÉS ET PRIX EXPÉDIÉS SUR DEMANDE.

S'ADRESSER A

L. E. N. PRATTE,

AGENT GÉNÉRAL POUR LA PROVINCE DE QUÉBEC,

1676, rue Notre-Dame, Montréal

LAFRANCE, VINCELETTE & CIE.,

124, RUE ST-JOSEPH, ST-ROCH, QUEBEC.

Agent pour Québec et les environs.

Québec, 12 mars 1885—15nov. 83—1an 2fps. 909

Provisions, Etc., Etc.

Québec, 19 juin 1885.

Beurre frais par livre	$0.18	*a*	0 22
" salé " "	0.15	*a*	0.20
Patates par minot	0.35	*a*	0.40
Œufs par douz	0.15	*a*	0.15
Sucre d'érable par livre	0.10	*a*	0.12
Fromage, par livre	0.15	*a*	0.15
Oignons par caisse	3.00	*a*	3.00
Pommes par baril	4.50	*a*	5.00
Oranges par caisse	7.00	*a*	7.50
Citrons par caisse	4.00	*a*	4.25

Lards, Jambons, Etc., Etc.

Québec, 19 juin 1885.

Lard frais par 100 livres	$ 6.00	*a*	6.50
" frais par livre	0.10	*a*	0.11
" salé " "	0.11	*a*	0.12
Jambons frais par livre	0.8½	*a*	0.09
" fumés " "	0.12	*a*	0.13
Lard Mess, 200 livres	16 50	*a*	17.00
" Mince, " "	15.00	*a*	15,50
" Prime Mess, " "	00.00	*a*	00 00
" Engl. P. Mess, " "	00.00	*a*	00.00
" Extra Prime, " "	00.00	*a*	00.00
Saindoux en seau	2 00	*a*	2.15

CONDITIONS
DU
JOURNAL
DES CAMPAGNES
EDITION HEBDOMADAIRE
Paraissant tous les JEUDIS et contenant toute les nouvelles de la semaine.
Prix de l'abonnement :—**UNE PIASTRE.**
POUR LA FRANCE :—**10 FRANCS**
Strictement payable d'avance.
Imprimé et publié par
Léger Brousseau,
EDITEUR-PROPRIÉTAIRE
Rue Buade, No 9. Québec

Imprimé et publié par
Léger Brousseau,
EDITEUR-PROPRIÉTAIRE
No 9, rue Buade, Québec